

Découvrir Québec

# ARRONDISSEMENT DE BEAUPORT

Découvrir Québec

ARRONDISSEMENT DE BEAUPORT



Cette publication a été réalisée par le Service de la culture de la Ville de Québec dans le cadre de l'Entente de développement culturel intervenue entre le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec et la Ville de Québec.

<b>COORDINATION</b>	Annie Blouin, Ville de Québec
<b>RECHERCHE ET RÉDACTION</b>	Louise Côté et Jacques Dorion
<b>PHOTOGRAPHIES</b>	Jacques Dorion Ville de Québec
<b>CARTOGRAPHIE</b>	Larochelle Communication graphique
<b>GRAPHISME</b>	Caron & Gosselin communication graphique
<b>COMITÉ DE LECTURE</b>	Ville de Québec Annie Blouin Caroline Thibault  Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec Barbara Salomon de Friedberg Amélie Gagné
<b>RÉVISION LINGUISTIQUE</b>	Ghislaine Fiset
<b>ÉDITION</b>	Mario Brassard Service des communications, Ville de Québec

Dépôt légal – 2009  
Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec

ISBN : 978-2-89552-061-0

© Ville de Québec, 2009



#### **PAGE COUVERTURE**

- < Les maisons victoriennes de l'avenue du Couvent. *Photo : Ville de Québec.*
- < Devant le magasin général d'Ulric Vachon à Montmorency. *AVQ ; photographie Thaddée Lebel ; n° 17757.*
- < Exploration en bordure du fleuve. *Photo : Ville de Québec.*
- < Trois générations de Dubeau vers 1950. *Collection famille Dubeau.*
- < La chute Montmorency. *Photo : Ville de Québec.*

#### **COUVERTURE ARRIÈRE**

- > La fresque Desjardins de la maison Rainville sur l'avenue Royale.
- > L'avenue Royale dans le secteur de la rue du Temple vers 1920. *BAnQ-Q ; photographie J. Godin ; P547.*

## BEAUPORT À VOL D'OISEAU

### ZONES

1. Domaine seigneurial
2. Ruisseau du Moulin
3. Avenue Joseph-Giffard
4. Sainte-Thérèse-de-Lisieux (secteur central)
5. Institut universitaire en santé mentale de Québec
6. Montmorency (secteur central)
7. Courville (secteur central)
8. Rue Duchâtel

### SECTEURS

- A Giffard
- B Vieux-Beauport
- C Villeneuve
- D Camping municipal de Beauport
- E Parc de la Chute-Montmorency
- F Parc de la Rivière-Beauport
- G Baie de Beauport



*Découvrir Québec*

ARRONDISSEMENT DE  
**BEAUPORT**

*Grand Découvrir Québec*  
*Grandissement de Beauport*



# Découvrir Québec

Nous vous convions à découvrir une ville de 450 kilomètres carrés. Une ville constituée d'anciens noyaux villageois et de rangs, de quartiers urbains, de commerces, d'industries, de milieux agricoles et forestiers, de lacs et de rivières, de vallées, de plateaux et de montagnes. Une ville, qui, depuis 1608, ne cesse d'ajouter des volets à sa culture, à son art de vivre, à ses paysages, à ses frontières. Une ville en perpétuel mouvement...

Pour découvrir Québec, nous vous offrons ici des lieux, des repères, des adresses, des itinéraires, comme autant d'évasions et de sorties possibles. Pour bien en profiter, il faudra prendre le temps de s'arrêter, d'observer le paysage et d'aller vers les gens pour qu'ils racontent leur arrondissement. Et la surprise sera au rendez-vous parce que chaque arrondissement a sa personnalité, ses particularités et ses secrets bien gardés...

Ce cahier, le deuxième d'une série de six sur les arrondissements de Québec\*, est une invitation à découvrir Québec autrement, par zones géographiques et par thèmes.

**Zoom sur nos coups de cœur en espérant qu'ils deviennent aussi les vôtres!**

\* À compter du 1<sup>er</sup> novembre 2009, la Ville de Québec comptera désormais six arrondissements au lieu de huit.





## BEAUPORT SOUS LES PROJECTEURS

3

### DES LIEUX D'INTÉRÊT

<b>ZONE 1</b>	Des gens de métier au domaine seigneurial	4
<b>ZONE 2</b>	À quelques arpents du ruisseau du Moulin	10
<b>ZONE 3</b>	La ville qui pousse dans les champs de légumes	16
<b>ZONE 4</b>	De bois et de sable : la vie à Sainte-Thérèse-de-Lisieux	22
<b>ZONE 5</b>	L'agriculture au service de la psychiatrie	28
<b>ZONE 6</b>	Une enclave ouvrière à l'ombre de l'église	34
<b>ZONE 7</b>	Courville, la ville ouvrière d'en haut	42
<b>ZONE 8</b>	La signature d'Adélard Deslauriers et Fils	50

### LE PATRIMOINE ET SES CURIOSITÉS

Une seconde nature	54
De la chaux, de la bière et de la toile de coton	60
Il était une foi	66
La maison à Beauport	74

### EN CONNAÎTRE PLUS...

Des promenades dans Beauport	84
Quelques repères chronologiques	88
Portrait de famille	90
Beauport en trois temps	92
Bibliographie sommaire	94
Beauport à vol d'oiseau	Couvert intérieur





# BEAUPORT SOUS LES PROJECTEURS

**C'**est un printemps, en mai, cinq heures du matin. Le jour s'installe sur le secteur de Montmorency. Graduellement, il repousse les ombres jusqu'à la hauteur de l'avenue Royale. Puis, bien avant de poindre dans le secteur de Sainte-Thérèse-de-Lisieux, voilà qu'il illumine les sommets des Laurentides pour entamer sa descente dans la plaine. Traçant les sillons de la Montmorency et de la Beauport, une brume épaisse s'attarde.

C'est lorsqu'on est persuadé de bien connaître un lieu qu'il faut l'explorer. Non seulement on prendra soin de varier l'heure et la saison de la découverte, on empruntera aussi des chemins moins fréquentés, hors du parcours obligé des grandes artères. L'arrondissement de Beauport est plein de petits nids cachés que nous avons débusqués au fil de nos recherches. Parlons d'abord de l'ancien domaine seigneurial de Beauport ou du moulin des Jésuites dans la seigneurie voisine, Notre-Dame-des-Anges. Découvrons une pierre à bâtir, qui, assemblée en quatre murs, logera des générations de Rainville, de Drouin, de Marcoux, de Giroux. Et que dire des « petits oignons de Beauport » ? Sachez que ce ne sont pas que des légumes ! Ailleurs, dans une rue en apparence identique aux autres, se révèle la signature de la famille Deslauriers. Enfin, s'il faut éveiller davantage l'intérêt, mentionnons les lavandières de Sainte-Thérèse-de-Lisieux ou les tisserands de Montmorency et de Courville. Voilà que l'arrondissement de Beauport, 375 ans après l'arrivée de Robert Giffard, seigneur et colonisateur, dévoile des histoires oubliées, presque des secrets...

Il n'en fallait pas plus pour aviver notre curiosité. C'est que les Beauportois, ces gens de terre, de foi, de travail, de création et d'invention, ont laissé dans le paysage des traces que nous vous invitons à suivre, du moins celles que nous avons découvertes et regroupées ici en huit zones et quatre thèmes. Et n'oubliez pas de commencer par l'arrondissement historique, un territoire linéaire de six kilomètres.

Un seul conseil : que vous visitiez Beauport à pied ou à vélo, gardez les yeux bien ouverts ! La topographie se fait changeante, comme le paysage et l'architecture. Et surtout, abordez les Beauportois, car ils sont disposés à raconter, chacun son brin d'histoire. Belles découvertes dans l'arrondissement de Beauport !





## DES GENS DE MÉTIER AU DOMAINE SEIGNEURIAL

**A**ux abords de la rivière Beauport, au nord de l'avenue Royale, une belle série de maisons villageoises marque l'entrée du Vieux-Beauport. En une ligne presque continue, elles bordent une montée prononcée appelée familièrement « la côte des Pères ». Destinées à l'origine à des gens de métier, ces solides constructions faites surtout de pierre apparaissent au cours du 19<sup>e</sup> siècle. Elles sont érigées sur une terre réservée jusque-là au seigneur de Beauport: le domaine.

### Aux origines de la seigneurie

L'apothicaire, médecin et chirurgien Robert Giffard (vers 1587-1668) reçoit en 1634 une vaste seigneurie qui s'étend entre les rivières Beauport et Montmorency. Pour en assurer le peuplement, il en concède la majeure partie à des colons défricheurs. L'ouest du territoire, à partir de l'actuelle rue Saint-Edmond, est toutefois affecté à d'autres fins: le seigneur y délimite une terre communale pour le pâturage des bêtes ainsi qu'un bourg, le Fargy, destiné aux gens



# ZONE 1

de métier. Aux abords de la rivière Beauport, il se réserve aussi un domaine qui plus tard s'étendra du fleuve Saint-Laurent jusqu'au rang Saint-Joseph, aujourd'hui l'avenue Joseph-Giffard.

Au début des années 1640, Robert Giffard fait « débroussailler, essoucher et désarter » une partie de son domaine pour y construire un manoir de pierre à deux étages. Le bâtiment, situé au sud de l'actuelle avenue Royale, logera sa famille et ses serviteurs, en plus de servir à l'administration de la seigneurie et de la justice. À la fin de la décennie, le déboisement se poursuit au-dessus du coteau et sur les rives de la Beauport, où le seigneur fait construire le moulin banal en 1659. Tous les habitants sont tenus d'y moudre leurs grains.

### Le nouveau tracé du chemin du Roy

Lorsque Antoine Juchereau Duchesnay (1740-1806) hérite de la seigneurie en 1772, le domaine est une propriété bien entretenue et prospère, où l'on compte des écuries, deux jardins, un verger et même un four à chaux pour exploiter l'abondant calcaire du secteur.

< Quelques maisons du secteur.

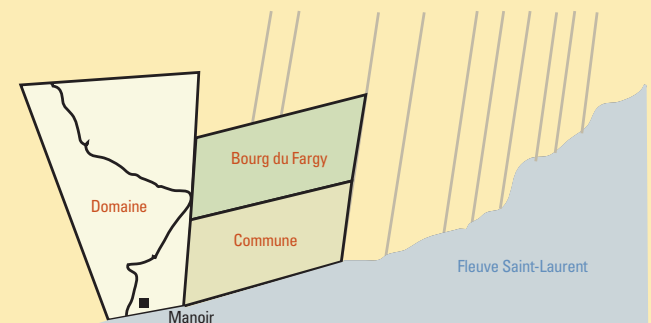
✓ Devant le manoir et son mur de protection, en 1875, les enfants Gugy posent pour le photographe. AVQ ; photographie Louis-Prudent Vallée ; collection Michel Bédard ; 200/4.1/06.



> Les parties de la seigneurie en 1663, d'après un plan tiré de Marcel Trudel, *Le terrier du Saint-Laurent*.

## LE BOURG DU FARGY : UNE PREMIÈRE EN NOUVELLE-FRANCE !

Au milieu du 17<sup>e</sup> siècle, la création du bourg du Fargy – nom qui résulte de l'inversion des syllabes de Giffard – est une nouveauté en Nouvelle-France, où l'habitat était jusque-là dispersé. Transposé sur une carte actuelle, le bourg s'étendrait de la rue Saint-Jules à la rue Saint-Edmond et de l'avenue des Cascades aux environs de l'avenue du Collège. Important au début de la colonie, le Fargy ne comptera pourtant jamais plus d'une quinzaine de familles. À la fin du 18<sup>e</sup> siècle, il se fond dans le développement du village linéaire de l'avenue Royale, tout en laissant son empreinte dans le paysage, notamment dans le tracé de certaines rues. Au sud du bourg, la terre communale disparaît en 1704, lorsque le seigneur la rattache à son domaine, les habitants ayant négligé de la mettre en valeur.



Administrateur méticuleux et véritable entrepreneur, le seigneur s'applique à faire fructifier son bien. En 1785, sur la rive ouest de la Beauport, il fait construire un nouveau moulin banal et un moulin à scie. Comme ils sont alimentés par l'eau de la rivière, il faut ériger un barrage qui inondera une partie du chemin du Roy. Qu'à cela ne tienne, Juchereau Duchesnay fait dévier la route en ouvrant une nouvelle section plus au sud, là où se trouvent aujourd'hui les maisons des numéros 351 à 367, avenue Royale. Dans le procès-verbal rédigé à cette occasion, le responsable de l'entretien des chemins, le grand voyer Jean Renaud, indique que le nouveau tronçon sera « plus court, moins dangereux et moins raide » que l'ancien et que le pont à construire aura « environ cent quatre-vingts pieds de pavés ».

## LES DÉBOIRES AMOUREUX DU SEIGNEUR

À la fin du 18<sup>e</sup> siècle, Antoine Juchereau Duchesnay est devenu le quatrième producteur de blé au Bas-Canada. Au manoir, où il vit entouré de serviteurs et d'esclaves, tout reflète l'aisance: argenterie, lingerie, bijoux, mobilier élégant, fontaine de faïence dans la salle principale. Le seigneur est riche, soit! Mais il est malheureux en amour. Sa deuxième épouse, Catherine Le Comte Dupré, de 20 ans sa cadette, s'enfuit en 1794 pour rejoindre son amant, le juge Pierre-Amable De Bonne. En dépit du scandale, des suppliques et des menaces, elle ne reprendra jamais la vie commune. De retour temporairement au manoir pour soigner sa fille Catherine, elle devra même contrer les ardeurs de son époux en dormant « munie d'un bâton dans son lit et accompagnée d'une servante dans la nuit ».

### Le morcellement du domaine

C'est aux abords de ce pont, sur le nouveau segment du chemin du Roy, qu'apparaissent les premières habitations du secteur. Alexis Verret y tient une auberge, le Verrette's Inn, sur un emplacement concédé en 1808. C'est aujourd'hui le 363 de l'avenue Royale, un bâtiment de pierre à deux étages, alors coiffé d'un toit en croupe. En face, de l'autre côté du chemin, deux maisons sont érigées au début des années 1810. Elles appartiennent respectivement au journalier Gabriel Grenier et au tonnelier François Vallée, attirés peut-être par la présence d'une distillerie-brasserie sur la rive ouest de la Beauport, une entreprise implantée en 1792 autour de l'ancien moulin à farine du seigneur.

Les gens de métier commencent donc à s'installer hors du bourg du Fargy et même au cœur du domaine seigneurial. Il faut dire que les descendants d'Antoine Juchereau Duchesnay éprouvent des difficultés financières. En 1834, Antoine-Narcisse Duchesnay est même contraint de louer le domaine et d'autoriser le lotissement du « grand champ » situé au nord du chemin du Roy. L'année suivante, il doit céder la propriété seigneuriale à son principal créancier, son beau-frère Bartholomew Conrad Augustus Gagy.

▼ L'ancienne auberge de Pierre Verrette au 363 de l'avenue Royale. À sa gauche, la maison Grenier.





## Des cordonniers, des maçons et même un charron !

Au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, le site du manoir est abandonné, après avoir accueilli temporairement l'asile d'« aliénés ». Près de la rivière, deux habitations voisinent désormais avec l'ancien Verrette's Inn, devenu la propriété du charretier Joseph Bédard. On trouve à l'est une maison de pierre bientôt occupée par le marchand Joseph Gaudreau, aujourd'hui le 365 de l'avenue Royale. À l'ouest, sur le bord de la rivière, se dresse la maison de bois de Gabriel Grenier qu'on aurait déménagée au nord du chemin à la demande du sieur Gury. Cette résidence, au 351 de l'avenue Royale, est toujours habitée en 2009 par des descendants de Gabriel Grenier.

Dans la « côte des Pères », les maisons sises aux 381, 391, 401 et 411 de l'avenue Royale sont érigées au milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Ces solides constructions en calcaire de Beauport, parfois dotées de murs coupe-feu à la manière des habitations urbaines, sont occupées par des gens de métier : charretiers, maçons, menuisiers et cordonniers. Sur des terrains étroits et peu profonds, de nouvelles maisons s'ajoutent dans le dernier quart du siècle : les 371, 377 et 419, avenue Royale. Coiffées de toitures mansardées d'inspiration Second Empire, un courant architectural alors en vogue, elles logent aussi des artisans et des ouvriers, dont un charron, spécialisé dans la fabrication d'à peu près tout ce qui tourne et roule, de la brouette à la charrette.

^ La « côte des Pères » en 1909. À droite, sur le terrain du manoir, une résidence occupée par des membres de la famille Gury jusqu'en 1945. AVQ ; collection Michel Bédard ; 200/4.2/01.

Monsieur et Madame Elzéar Bédard, derrière le 377 de l'avenue Royale. AVQ ; collection Michel Bédard ; 200/4.2/02.

Deux maisons à toitures mansardées, le 371 et le 377 de l'avenue Royale.





^ L'entrée de la municipalité de Beauport, décorée à l'occasion de son tricentenaire en 1934. AVQ ; collection Michel Bédard ; 200/6.1/01.

## LE VILLAGE LINÉAIRE DE L'AVENUE ROYALE

En 1815, l'arpenteur Joseph Bouchette constate que l'avenue Royale est devenue un village linéaire, où « les fermes et les autres maisons sont tellement rapprochées les unes des autres » qu'elles semblent constituer une même agglomération. Il note par ailleurs que « les jardins et les terres cultivées sont tous florissants [et que] les vergers et les bosquets d'arbres qu'on rencontre à l'occasion contribuent à faire de cette route une des plus agréables des environs de Québec ».

Avec sa suite ininterrompue de maisons, la « côte des Pères » s'intègre au village linéaire que forme alors l'avenue Royale, au moment même où l'ancien manoir disparaît dans les flammes, en 1879. Le long mur de maçonnerie qui protégeait la propriété des regards indiscrets subsiste un temps, avant d'être démantelé au cours des années 1950: on élargit alors l'avenue Royale devenue trop étroite pour la circulation automobile.

Du côté nord de l'artère, les maisons bâties au 19<sup>e</sup> siècle continuent de monter la garde, indifférentes, semble-t-il, à l'urbanisation rapide de l'après-guerre. Bien entretenues et ayant généralement conservé leurs caractéristiques architecturales, elles forment un ensemble exceptionnel que la proximité du parc linéaire de la Rivière-Beauport, un écrin de verdure, contribue à mettre en valeur.

### La campagne en ville

*« Quand on est derrière la maison [le 351, avenue Royale], on entend très bien la rivière. L'été, on dort la fenêtre ouverte, au son de la cascade. On trouve toutes sortes d'oiseaux dans le coin et même une marmotte qui vient de temps en temps. Tous les soirs, je nourris aussi mon raton laveur. On est vraiment gâtés: pas besoin de chalet! »*

> Entrevue avec André Grenier, novembre 2008

Monsieur André Grenier à l'arrière de sa propriété, aux abords de la rivière Beauport. ▼







## À QUELQUES ARPENTS DU RUISSEAU DU MOULIN



# ZONE 2

Le secteur ne séduit pas d'emblée le visiteur, surtout le chemin Royal, appauvri et malmené au cours des dernières décennies. Puis on découvre des ruines de pierre près d'un cours d'eau dérobé aux regards ; on remarque de belles résidences du 19<sup>e</sup> siècle, une ancienne école cachée dans un îlot d'habitations ouvrières et un alignement intéressant de maisons d'après-guerre. On prend alors conscience de tout l'intérêt de cette zone, microcosme de l'évolution de l'ancienne cité de Giffard.

### À l'origine, le moulin à farine des Jésuites

En aval d'une cascade, sur la rive escarpée du ruisseau du Moulin, autrefois la rivière de la Cabane aux Taupières, des ruines de pierre s'effritent... Ce sont les vestiges d'un important moulin à farine édifié pour les Jésuites vers 1696. Construit sur la terre du pionnier Mathieu Choret, le bâtiment répond aux besoins des habitants de cette partie de la seigneurie de Notre-Dame-des-Anges, propriété des Jésuites. Il dessert également la ferme des pères, Notre-Dame-de-Bonsecours.

Pour accéder au moulin depuis le chemin du Roy (aujourd'hui le chemin Royal), où sont érigés les bâtiments de la ferme des Jésuites, on emprunte alors l'avenue du Bourg-Royal et le chemin du Petit-Village, dont l'extrémité est porte aujourd'hui le nom de rue Joncas. Le reste du secteur est constitué à l'époque de terres en culture, concédées au milieu du 17<sup>e</sup> siècle.

< La série de duplex de Justinien Coulombe, rue Deblois.

> Le moulin à farine des Jésuites en 1944, peu avant sa disparition. *BAnQ-Q ; photographie Sylvio Brassard ; E6.*

∨ Les ruines du moulin aujourd'hui.



## LA FERME DE NOTRE-DAME-DE-BONSECOURS

La ferme des Jésuites, dont le dernier grand bâtiment disparaît dans les flammes en 1961, se trouvait au centre du Vieux-Giffard. En 1749, elle comptait des acres de terres labourées et de prés, une maison, des granges, des étables, une écurie, une bergerie, un verger, ainsi qu'une trentaine de bovins, 40 brebis, des porcs et des chevaux. Vendue au Séminaire de Québec en 1863, elle est rebaptisée « Saint-Ignace » en l'honneur du fondateur de l'ordre des Jésuites, Ignace de Loyola. On donnera aussi ce nom à la paroisse et à l'église, construite en 1932-1933 sur une partie de l'ancienne ferme.



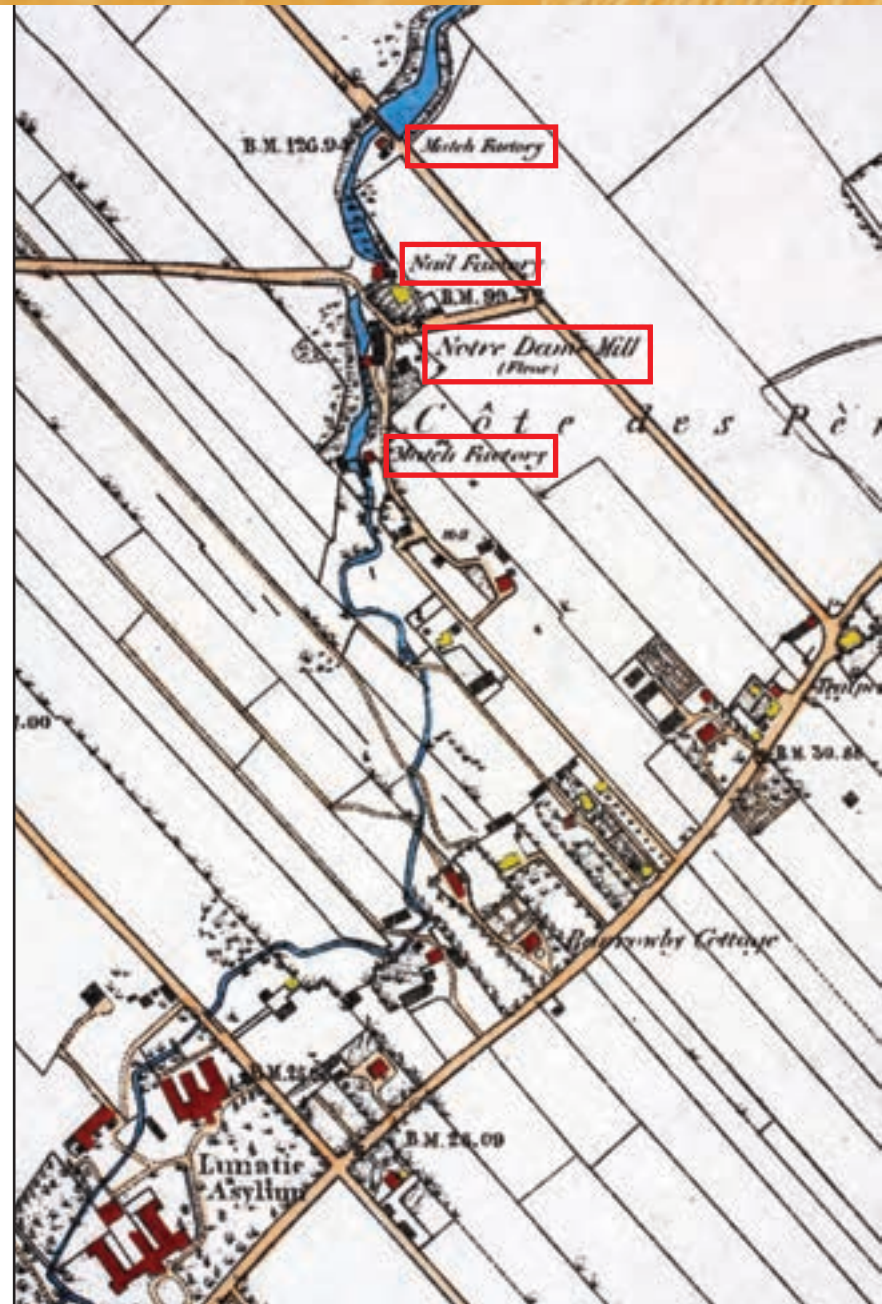
### Des clous et des allumettes au bout de la « route des Pères »

Sur les rives de la Cabane aux Taupières, au moins trois nouvelles entreprises s'établissent près du moulin à farine à partir de 1840: la fabrique d'allumettes de Joseph Labrecque, la clouterie de François-Xavier Méthot (plus tard, Chinic et Beaudet) et la fabrique d'allumettes de John Henderson (plus tard, Hardy et Dubord). Plusieurs dizaines de personnes y travaillent, y compris des enfants, filles et garçons, résidant surtout sur le chemin du Petit-Village.

### Une odeur de soufre persistante

« Les filles du Petit-Village qui fréquentaient le couvent se reconnaissaient à l'odeur de soufre dont leurs vêtements étaient imprégnés. Cette industrie [la manufacture d'allumettes] permettait à quelques personnes d'exercer à domicile un métier des plus primitifs qui consistait à faire des petites boîtes en papier d'emballage pour l'emballage des allumettes. L'appareil dont on se servait n'était pas compliqué: un bout de planche sur lequel on fichait une tige de fer en forme de grosse lime. On collait les bords du papier [avec de la] colle de farine, à l'aide d'une plume d'aile de volaille; le bout de la tige de fer servait à donner la forme de la boîte & aussi celle du couvercle. »

> Extrait des mémoires de Marie-Louise Marcoux, vers 1930, publiés en 2003 dans *Beauport HISTO'ART*



^ Sur un plan des années 1860, localisation des moulins en activité sur le ruisseau du Moulin. BAnQ-Q; détail d'un plan de H. S. Sitwell, 1864-1867; D362.



^ Le chemin Royal en 1897, dans le secteur dit « du Monument », près de la propriété Deblois. *BAnQ-Q ; photographie Frederick Christian Würtele ; P546.*

^ Le 2385 de l'avenue du Vieux-Moulin.

L'avenue du Vieux-Moulin, appelée d'abord « la route des Pères », est tracée sans doute à cette époque. Depuis le chemin du Roy, elle donne directement accès aux moulins de la rivière. Deux maisons y sont d'ailleurs construites autour des années 1840, les numéros 2135 et 2165, aux façades orientées au sud. Plus haut dans l'avenue, en retrait, la maison du 2275 est beaucoup plus ancienne. Occupée successivement par cinq générations de Roy, des agriculteurs devenus maraîchers et aujourd'hui horticulteurs, elle daterait des années 1780. Modifiée avec le temps, cette construction de pierre était reliée au chemin Royal par une allée.

### Un hameau voit le jour

À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, un hameau se forme à la jonction de la « route des Pères » et du chemin du Roy. Dans ses maisons modestes, aux toitures mansardées, vivent des ouvriers, des artisans et des employés de l'hôpital Saint-Michel-Archange (aujourd'hui l'Institut universitaire en santé mentale de Québec). C'est aussi à cette époque qu'apparaît le 2385 de l'avenue du Vieux-Moulin, une résidence plus cossue, issue du même courant architectural que les maisons du hameau, le Second Empire.

∨ Monsieur Ghyslain Roy, horticulteur de l'avenue du Vieux-Moulin.



« C'est mon grand-père, Ovide Vachon, qui a bâti en 1890 la maison située au 2116 de l'avenue du Vieux-Moulin. Il travaillait à la chaufferie de l'hôpital Saint-Michel-Archange. Ma grand-mère, Anna Tremblay, a toujours raconté qu'elle avait rencontré mon grand-père à la manufacture d'allumettes, où ils ont tous les deux travaillé. »

> Entrevue avec Claire Vachon, septembre 2008



La Côte-des-Pères, territoire alors compris entre les rivières Beauport et de la Cabane aux Taupières, s'urbanise au tournant du 20<sup>e</sup> siècle. L'arrivée du chemin de fer en 1889, qui permet d'atteindre le centre-ville de Québec en une quinzaine de minutes, entraîne une première phase de développement résidentiel, surtout dans le secteur de la gare, près de la rivière Beauport. En 1912, au moment où le tramway est mis en service, la Côte-des-Pères devient le village de Giffard, avec un millier d'habitants.

Mais à l'ouest de la jeune municipalité, le paysage rural domine toujours. Les manufactures de la Cabane aux Taupières ont cessé leurs activités, sauf le vieux moulin à farine, tenu par les meuniers Goulet jusqu'en 1942. Il est rasé par les flammes six ans plus tard. Dans le hameau de « la route des Pères », une belle école en brique à deux étages est construite au cours de la première décennie du 20<sup>e</sup> siècle. Le bâtiment loge aujourd'hui le Centre Deblois, au 2130 de l'avenue de l'École.

▲ À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, un hameau se forme à la jonction de « la route des Pères » et du chemin du Roy.

▲ À proximité du 2116 de l'avenue du Vieux-Moulin, on aperçoit l'ancienne école Deblois.

### Les duplex de Justinien Coulombe

L'homme d'affaires Justinien Coulombe (1873-1957) acquiert en 1919 l'ancienne propriété du fermier et marchand Pierre-Antoine Deblois, qui fut également maire de la paroisse de Beauport et sénateur. Derrière un mur élevé sur le chemin du Roy, une allée semi-circulaire bordée d'arbres donne accès au « manoir », une imposante résidence de pierre à deux étages, entourée d'un verger d'une centaine de pommiers.



Le morcellement de l'important domaine de Coulombe s'amorce au début des années 1930, par le prolongement de la rue de l'Église, aujourd'hui Loyola, jusqu'à l'avenue du Vieux-Moulin. Au nord, quelques maisons sont construites rue Dubord et le long des premiers tronçons des rues Saint-Clément et Deblois, deux voies prolongées jusqu'au chemin Royal dans la décennie suivante.

Justinien Coulombe se lance alors dans la construction résidentielle. Avec du bois de pin qu'il transporte de Saint-Urbain (Charlevoix), où il possède une terre, l'entrepreneur fait ériger à partir de 1945 une série de huit duplex, rue Deblois. Ces habitations de forme cubique et recouvertes de brique, longtemps occupées par des employés de l'hôpital Saint-Michel-Archange, subsistent au sud de la rue Loyola.

De l'autre côté de la rue, l'ancien manoir est vendu à la municipalité pour servir entre autres de poste de police. Il sera démoli après la construction d'un hôtel de ville de « bonne classe », inauguré en 1949 et abritant aujourd'hui la bibliothèque du Chemin-Royal (3095, chemin Royal).

En quelques années à peine, le secteur devient un véritable quartier résidentiel doté de rues larges et aérées, de maisons unifamiliales ou multifamiliales et d'immeubles d'appartements. Ces nouvelles habitations s'insèrent aussi dans les artères anciennes, l'avenue du Vieux-Moulin et surtout le chemin Royal, qui devient la principale rue commerçante de Giffard avec ses épiceries, boucheries, pharmacies et cordonneries. En 1954, le village de 9000 habitants accède au statut de cité. Les nouveaux résidents, qui continuent d'affluer, s'établissent désormais au nord du boulevard Hawey puisque tout le sud du territoire est occupé.



^ En 1954, les Zouaves pontificaux de Giffard défilent sur le chemin Royal, devant l'hôtel de ville. AVQ ; fonds Ville de Giffard ; 191-05-01.



^ En 1949, tout le secteur sud de Giffard est urbanisé. L'hôtel de ville est en construction, devant le manoir Deblois. ASAHB ; photographie Roger Rainville.

## Un secteur à revitaliser

Dans les dernières décennies du 20<sup>e</sup> siècle, plusieurs commerces ferment, victimes de la concurrence des grandes surfaces. Des incendies, des démolitions ou des interventions inadéquates sur des bâtiments d'intérêt architectural défigurent le chemin Royal.

Dans le but de protéger et de revaloriser le patrimoine, le Vieux-Giffard est intégré en 2008 au programme municipal d'aide à la restauration des bâtiments. L'objectif ? Conserver les caractéristiques des résidences construites avant 1955 : toitures traditionnelles, portes de bois, galeries ou revêtements extérieurs. De son côté, le conseil de quartier du Vieux-Moulin organise diverses activités de sensibilisation pour garder vivant le souvenir du moulin des Jésuites et du ruisseau du Moulin, aujourd'hui en grande partie canalisé.



## LA VILLE QUI POUSSE DANS LES CHAMPS DE LÉGUMES



## ZONE 3

L'avenue Joseph-Giffard a aujourd'hui un caractère résidentiel. Du côté nord, quelques maisons anciennes, parfois des bâtiments de ferme, sont un rappel d'une autre époque. En effet, pendant plus d'un siècle, une quinzaine de jardiniers-maraîchers du rang Saint-Joseph, ancien nom de l'avenue Joseph-Giffard, ont fondé la réputation du terroir de Beauport sur quelques hectares de légumes cultivés. Une histoire passionnante née dans un rang et que l'urbanisation a conduite à son dénouement.

## Un rang simple bien compliqué !

L'avenue Joseph-Giffard emprunte son nom au fils cadet de Robert Giffard. Alors que tout le front de la seigneurie de Beauport est peuplé à partir du Saint-Laurent, l'ouverture du rang Saint-Joseph vers 1667 est le premier pas de la colonisation au nord de la seigneurie. La rue Seigneuriale constitue alors le seul lien routier entre l'avenue Royale et l'arrière-pays.

Plusieurs particularités marquent dès l'origine le tracé, l'orientation et le découpage du rang Saint-Joseph. Tout d'abord, le tracé du rang, sans issue, est attribuable au relief plutôt plat du secteur et au passage de la rivière Beauport et du ruisseau Rouge, sources d'eau et d'énergie indispensables pour les habitants. Autre caractéristique, les terres orientées nord-sud, comme celles de la seigneurie, ne sont pas perpendiculaires au fleuve comme celles des seigneuries avoisinantes.

Le découpage des terres diffère d'un côté à l'autre du rang. Les lots du côté nord forment de longues bandes perpendiculaires au rang alors que les lots du côté sud sont parallèles au rang et accessibles uniquement par la rue Seigneuriale. Cette particularité cadastrale s'explique par le fait que la portion sud du rang a été développée beaucoup plus tard que celle au nord, puisqu'elle faisait partie du domaine seigneurial à l'origine. Le rang Saint-Joseph est aussi un rang simple, c'est-à-dire que les établissements de ferme se retrouvent d'un seul côté du chemin, en l'occurrence du côté nord.

## Des agriculteurs aux petits oignons !

Sous le Régime français et durant tout le 18<sup>e</sup> siècle, l'agriculture constitue la principale activité économique de la seigneurie de Beauport. Dans le dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle, la proximité de la ville de Québec incite les cultivateurs du rang Saint-Joseph à délaisser peu à peu le mode autarcique. Conservant l'élevage parmi leurs activités traditionnelles, ils abandonnent la culture du blé pour la culture maraîchère et fournissent les différents marchés de Québec en légumes frais.



^ Monsieur Roger Marcoux au moment des semences printanières.

v Le rang Saint-Joseph à la jonction de la rue Seigneuriale vers 1925. Collection famille Dubeau.

< L'urbanisation gagne l'avenue Joseph-Giffard.





## Les oignons de Beauport



« La modernisation et l'expansion des fermes maraîchères étaient plus ou moins généralisées dans tout le voisinage [...] à cette époque, on appelait les jardiniers de notre région "les oignons de Beauport", sans doute parce que beaucoup de maraîchers se spécialisaient dans la culture des "petites échalotes" qu'on appelait aussi "petits oignons". C'était donc l'époque où nous avons commencé à vraiment optimiser l'utilisation de toute la terre et même à louer des parcelles de terre afin d'augmenter la superficie en culture [...]. »

> Réjean Binet, vers 1962

À compter des années 1930, la culture autre que légumière et l'élevage disparaissent à leur tour, de sorte que la quasi-totalité des champs est réservée à la production maraîchère. Le paysage agricole se transforme avec la disparition des clôtures de perches et l'abandon des petits bâtiments de ferme tels que la laiterie, la porcherie, le poulailler ou la bergerie.

Par ailleurs, des granges sont reconverties pour la préparation des légumes récoltés : laitues pommées, choux, navets, pommes de terre, carottes et surtout les « petits oignons », très en demande. Précisons que les petits oignons, appelés faussement « échalotes », sont en fait des oignons verts.

Cette spécialisation du rang Saint-Joseph dans la culture maraîchère tient à des conditions particulières. Des terres trop étroites et de faible superficie (en moyenne, 2 arpents de front sur 22 de profondeur) n'autorisent ni un élevage laitier rentable, ni une culture extensive des céréales. En revanche, la qualité des sols et du drainage favorise le maraîchage. Avec un versant exposé au sud, le rang profite en plus d'un ensoleillement maximal, permettant un réchauffement accru des sols. La présence du ruisseau Rouge et de la rivière Beauport facilite l'irrigation des terres en période de sécheresse. Enfin, la capacité d'adaptation et le dynamisme de plusieurs jardiniers-maraîchers, les Binet, Drouin, Dubeau, Dubé, Filteau, Jobin, Larochelle, Lortie, Mailloux, Marcoux, Parent et Renaud, contribuent à la réputation de leurs produits.

▼ Les enfants Dubeau et Drouin en 1939.  
Collection famille Dubeau.



## LA COUCHE CHAUDE

La couche chaude est construite à partir d'un caisson de bois sans fond mesurant environ deux mètres sur quatre et recouvert d'un châssis vitré. Dans le fond du caisson, on dépose une couche de fumier de cheval, une couche de paille et la terre ensemencée. La chaleur dégagée par le fumier permet de mettre en production les couches chaudes dès la fin mars ou le début avril. Ainsi, on obtient une récolte précoce de différentes variétés de légumes que l'on transplante ensuite dans les champs en mai.



^ Les couches chaudes, vers 1960. BAnQ-Q ; photographie Omer Beaudoin ; E6.

v Chez David Drouin, vers 1940. Collection famille Dubeau.





### Le dernier souffle de l'agriculture

Si la proximité de la ville de Québec favorise la spécialisation maraîchère du rang Saint-Joseph, elle contribue aussi à sa disparition. À partir du milieu des années 1960, l'activité agricole de Beauport subit de toutes parts la pression des différents noyaux urbains en pleine expansion.

En 1966, le gouvernement du Québec procède à l'expropriation de terres au sud du rang pour permettre le passage de l'autoroute Félix-Leclerc. En 1967, la Ville de Beauport projette de créer une zone industrielle au sud du rang, en plus de délimiter une mince bande de terrain vouée à l'habitation unifamiliale. Des secteurs d'habitation familiale et multifamiliale sont prévus dans la partie nord-ouest du rang.

Le zonage d'alors, à dominante agricole, est modifié radicalement, ce qui permet à des entreprises comme Ciné-Beauport, Cambridge Leasehold, Simpsons Sears, etc., d'acquérir de grands terrains entre l'autoroute Félix-Leclerc et le rang Saint-Joseph.

^ Avec l'ouverture de rues résidentielles, cette maison de ferme se retrouve maintenant entourée de constructions récentes.

^ Plantation à la ferme Roger Marcoux en 1974. *Collection famille Marcoux.*

Tout le secteur est alors choisi pour accueillir le nouveau centre-ville de Beauport, mais la Loi sur la protection du territoire agricole bloque momentanément le projet. En 1990, les terres restantes sont définitivement exclues du zonage agricole. Dès ce moment, plusieurs jardiniers-maraîchers se voient obligés de vendre leurs terres, soumises à une taxation foncière devenue trop onéreuse. Certains d'entre eux migrent alors à l'île d'Orléans et à Neuville.

De 1979 à 1984, les terres en culture passent de 92,6 à 66 hectares. À présent, il ne reste qu'un seul jardinier-maraîcher, la famille Marcoux, qui exploite ici et là quelques parcelles, l'équivalent de deux ou trois hectares tout au plus, pour assurer une production. Quant à l'entreprise David Drouin et Fils, fondée en 1964 et qui deviendra Fruits et légumes Beauport, elle s'approvisionne désormais à l'extérieur. Les terres du rang Saint-Joseph ont connu leur dernière récolte : des centaines de maisons qui ont effacé à peu près toute trace de ce patrimoine agricole beauportois.

En rappel de ce passé, l'arrondissement de Beauport a sa rue des Maraîchers depuis avril 2005. Quelques autres voies situées au sud du ruisseau Rouge et à l'ouest de la rue Seigneuriale portent des noms évocateurs : rue de la Fenaison, rue du Pâturin, rue des Récoltes, avenue du Semoir...

▼ La dernière enclave agricole au cœur d'un environnement urbain en pleine expansion.

## Le paysage dans l'âme

« Je n'oublierai jamais la beauté du paysage qui s'offrait alors à nos yeux lors [des] randonnées [en tracteur] en direction des champs. Il faut dire que la terre de mon père, située à environ deux kilomètres au nord du fleuve Saint-Laurent, s'en éloignait graduellement en gravissant une légère pente avant d'atteindre un plateau pour ensuite redescendre graduellement avant d'atteindre un petit ruisseau, le ruisseau Rouge. Dans la première partie de ce parcours, on avait donc une vue splendide sur le fleuve, de la pointe de l'île d'Orléans à l'est, jusqu'à Québec et même plus loin vers l'ouest. »

> Réjean Binet, vers 1955





## DE BOIS ET DE SABLE : LA VIE À SAINTE-THÉRÈSE-DE-LISIEUX



À l'est du boulevard Raymond, dans un environnement urbain hétéroclite, quelques résidences anciennes se démarquent le long des avenues Sainte-Thérèse et des Sablonnières, puis dans la rue Bertrand qui les relie. Elles transportent l'observateur attentif aux origines de l'ancienne municipalité de Sainte-Thérèse-de-Lisieux.

De prime abord, l'avenue Sainte-Thérèse fournit peu d'indices de son ancienneté, bien qu'elle ait été tracée à la fin du 17<sup>e</sup> siècle, à la suite des rangs Saint-Joseph et Saint-Michel. À la limite des premiers contreforts laurentiens, le plus nordique de ces trois rangs se développe sur un sol pauvre, sablonneux et caillouteux que l'on considère à l'époque inculte et bon uniquement « pour la coupe des bois ». Sept familles y résident pourtant en 1721.

# ZONE 4

Sur des propriétés de 25 arpents de profondeur, alors entièrement boisées, les premiers habitants construisent des petites maisons de bois en pièce sur pièce. Ils défrichent le terrain, puis cultivent des céréales et des légumes. Ils entretiennent une basse-cour et possèdent parfois une vache, un porc, un bœuf et quelques moutons. Plusieurs extraient le calcaire qui affleure pour en faire de la chaux, vendue au village ou à Québec.

### Survivre au nord du territoire

Au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, on continue de vivre en autarcie, produisant à la ferme tout ce que nécessite la maisonnée, du pain jusqu'à l'étoffe du pays. Mais l'agriculture et la production de chaux ne suffisent pas à pourvoir aux besoins de la famille, surtout dans la partie est de ce « rang de misère », où le sol est particulièrement sablonneux. L'hiver, les hommes vont donc couper du bois dans les chantiers de la forêt laurentienne. L'été, certains travaillent aux moulins Patterson-Hall, au pied de la chute Montmorency, même s'ils doivent marcher plusieurs kilomètres à travers boisés et terres agricoles. À partir de 1883, la scierie à turbine d'Édouard Vachon, construite sur la Montmorency, dans le secteur actuel du golf de Courville, procure également du travail.

## UNE SEIGNEURESSE ET UNE SAINTE

Le nom de l'ancien rang Sainte-Thérèse rendrait hommage à Michelle Thérèse Nau (vers 1641-1695), épouse de Joseph Giffard, deuxième seigneur de Beauport. En 1925, au moment de la construction de la première chapelle du secteur, c'est une autre Thérèse qui prend la vedette, Thérèse de Lisieux, dite aussi de l'Enfant-Jésus, canonisée la même année. Le nom de la sainte sera également donné à la paroisse religieuse en 1935, puis à la municipalité, fondée dix ans plus tard.



^ Le transport des billots dans la forêt laurentienne.  
 ASAHB ; collection Yves Beaugard.

< Quelques maisons anciennes de l'avenue Sainte-Thérèse  
 dont l'école de rang, peinte en vert.

La première école du rang, située aujourd'hui au 893 de l'avenue Sainte-Thérèse, ouvre vers 1870. Pour les biens et les services, y compris ceux de la religion, on dépend entièrement du village de Beauport où l'on se rend en empruntant la rue Seigneuriale. À la fin du siècle, on ouvre une partie de l'actuelle rue Bertrand pour relier les rangs Sainte-Thérèse et Saint-Michel. Cette voie sera prolongée au tournant du 20<sup>e</sup> siècle.

#### La naissance d'une agglomération

En 1909, un important moulin à écorcer le bois s'installe au lieu-dit « Le Camp », site actuel du camping municipal de Beauport, rue de la Sérénité. Les billots dravés sur la Montmorency, depuis Sainte-Brigitte-de-Laval, sont débarrassés de leur écorce au moulin puis expédiés par train jusqu'au Maine pour y être transformés. Propriété d'une compagnie new-yorkaise, l'usine Montmills fournit du travail à une centaine de personnes durant l'été.

C'est à ce moment, au tournant du 20<sup>e</sup> siècle, qu'une agglomération se dessine à l'est du rang Sainte-Thérèse. En témoignent les petites maisons ouvrières à toiture mansardée qui subsistent aux 881, 883-885, 887 et 891 de cette avenue, près de l'école de rang. Un peu plus au nord, d'autres habitations du même style sont construites dans le rang Saint-Pierre en développement, aujourd'hui l'avenue des Sablonnières. Reliant les deux voies, l'actuelle rue Bertrand conserve également quelques modèles du même courant architectural, dont l'imposante maison du 193, aux fondations surélevées tenant lieu de rez-de-chaussée.

*Le Courrier du Canada,*  
JOURNAL DES INTÉRÊTS CANADIENS  
LE 22 AVRIL 1895

## LES RISQUES DU MÉTIER

Le 22 avril 1895, *Le Courrier du Canada* rapporte un accident sur la Montmorency. Quatre hommes de Sainte-Thérèse reviennent de L'Ange-Gardien où ils sont allés bûcher. Leur embarcation chavire et ils se retrouvent tous dans l'eau glacée de la rivière. Deux d'entre eux survivent miraculeusement, mais Gilbert Hains et Alfred Dubreuil y perdent la vie.

▼ Gagne-pain de plusieurs habitants du rang, l'usine Montmills vers 1929, alors propriété de l'Anglo Canadian Pulp & Paper. AVQ ; fonds de l'Anglo Canadian Pulp & Paper Cy ; 900-2-02.



La majorité des chefs de famille sont devenus journaliers en 1915, même si l'on dénombre encore plusieurs cultivateurs. Le rang Sainte-Thérèse compte aussi deux maçons, deux propriétaires de scieries, un forgeron, un boulanger et un marchand. Une nouvelle école à deux classes mixtes est alors construite, 10 ans avant la première chapelle qui dessert une population de 400 personnes.

Jusqu'aux années 1960, le rang Sainte-Thérèse est renommé pour ses lavandières, des ménagères spécialisées de mères en filles dans le lavage et le repassage. On les dit expertes dans la lessive des délicates lingeeries et des literies, l'empesage des dentelles et le repassage des nappes crochetées et des fines soieries.

### Souvenirs d'une lavandière

*« Les cuvettes d'eau s'étaient dans la cuisine, dite d'été. Après quelques frottements sur la planche enduite de savon fait maison, de quelques minutes de trempage et [de] rinçage avec un peu de bleu à laver, le tout était essoré. [...] Les cordées de linge s'enlignaient et battaient au vent. [...] La senteur de lavande envahissait la maison [et] les fers à repasser de toutes les grosseurs se réchauffaient sur le poêle à bois n'attendant qu'une main habile [...]. Tout était délicatement plié et placé dans les boîtes bien étiquetées afin d'être livré à la clientèle privilégiée: les grandes dames cossues de la Haute-Ville de Québec et les notables des paroisses des environs. »*

> Gisèle Hains Grenier et Louise Hains Gauthier



^ Derrière la maison familiale, une lavandière au travail.  
Collection Robert Viger.

^ Des vêtements qui sèchent au vent, une scène familière sur l'avenue Sainte-Thérèse. ASAHB ; P3876.





### De la sablière aux projets résidentiels

Les habitants de Sainte-Thérèse apprennent à tirer le maximum du milieu et notamment des immenses bancs de sable déposés à la suite de la dernière glaciation, il y a environ 12000 ans. Dans les années 1930, comme son père avant lui, Alexandre Hains vend le sable de sa terre à des particuliers. Les affaires prospérant, il s'achète un camion et de l'équipement spécialisé qu'il lègue à ses fils et à sa femme, Fabiola Bédard, fondateurs de la C<sup>e</sup> A. Hains en 1945. L'entreprise achète graduellement de nouveaux terrains,

agrandissant du même coup la carrière, appelée familièrement le « pit » de sable, un mot anglais signifiant trou ou fosse. Les Hains emploieront une vingtaine de camionneurs indépendants.

Après la construction de l'église de Sainte-Thérèse-de-Lisieux en 1936, apparaît une nouvelle série de maisons rue de l'Église, aujourd'hui rue Bertrand. La première, au numéro 163, est construite par Ferdinand et Isidore Thomassin qui font appel au briqueteur Lucien Viger. Plus haut dans la rue, les 172, 174, 176 et 186 relèvent visiblement du même modèle : deux étages en brique, toit à deux versants avec lucarnes, éléments décoratifs puisant à plusieurs styles. Ces belles maisons dont les plans proviennent sans doute d'un catalogue, chose courante à l'époque, témoignent des derniers soubresauts d'une architecture traditionnelle, avant l'arrivée des bungalows.



^ Le cœur de Sainte-Thérèse-de-Lisieux en 1954, un secteur où prédominent alors les terres agricoles et la forêt. AVQ ; collection Michel Bédard ; 800/1.1/01.

Les camionneurs employés aux sablières sont nombreux au cours des années 1970. Ici, le curé procède à la bénédiction des camions. APSTEJ. ^

< Une des maisons de brique de la rue Bertrand.

À partir des années 1960, une vingtaine de jeunes familles s'installent à Sainte-Thérèse annuellement et le mouvement s'amplifie dans les décennies suivantes. Les terres agricoles sont graduellement loties et une nouvelle voie rapide est tracée, le boulevard Raymond. Des bungalows et des immeubles d'appartements s'insèrent parmi les maisons anciennes, transformant le paysage.

Aujourd'hui, il est bien difficile de reconnaître l'agglomération formée il y a un siècle et de retracer les familles d'origine parmi une population presque entièrement renouvelée. Même le « pit » de sable, devenu la propriété de CSL-Loma en 1965, est appelé à disparaître dans un avenir rapproché. Sur le terrain aplani des anciennes sablières épuisées, on prévoit implanter un important ensemble résidentiel.



Un natif du rang, Robert Viger, toujours résidant de l'avenue Sainte-Thérèse. ^

Une partie des sablières de Sainte-Thérèse. v





## L'AGRICULTURE AU SERVICE DE LA PSYCHIATRIE



# ZONE 5

**S**ur le chemin de la Canardière, l'Institut universitaire en santé mentale de Québec, autrefois l'hôpital Saint-Michel-Archange (puis le Centre hospitalier Robert-Giffard), renferme en ses murs l'histoire de la psychiatrie au Québec. Cette institution a aussi établi sur ses terres, au siècle dernier, une ferme parmi les plus réputées de la province. Son histoire est celle d'une collaboration fructueuse entre une communauté religieuse et des malades au sein d'un établissement rural devenu municipalité.

Le premier asile de Beauport est fondé en 1845 sur le site du manoir de Robert Giffard. Il s'agit de la première institution spécialisée dans les soins psychiatriques à voir le jour au Québec. Très rapidement à l'étroit, l'asile nécessite un autre emplacement. La maison du juge Amable De Bonne, sur le site actuel de l'Institut universitaire, abritera désormais l'hôpital.

De dimensions imposantes, la maison occupe un vaste domaine, à proximité de la rivière de la Cabane aux Taupières.

Dans les décennies qui suivent, cette institution, tout comme les autres asiles de la province, se retrouve dans la tourmente, au cœur d'un débat public sur les conditions de vie des malades. Conséquemment, en 1893, les autorités gouvernementales remettent l'établissement entre les mains de la communauté des Sœurs de la Charité de Québec. C'est le début d'un temps nouveau.

< La statue de saint Michel Archange bien en vue.

✓ Une salle de séjour des hommes vers 1910. *AIUSMQ.*

## Un gouvernement maternel

*« C'est un gouvernement maternel qu'exercent, ici, les bonnes Sœurs qui ont voué leur existence au soulagement de toutes les peines. Ces mille infortuné-e-s qui s'agitent sur les banquettes de leurs salles respectives, qui errent dans les jardins en faisant des gestes bizarres ou qui sommeillent dans les cellules, sont véritablement leurs enfants. »*

> Ulric Barthe, *Le Soleil*, 1899



### Tenir ferme en ces lieux

En l'espace de quelques années, les Sœurs de la Charité de Québec, soutenues par une équipe médicale, opèrent une véritable « révolution tranquille » au sein de la communauté asilaire de Beauport. Leur approche s'inspire de celle que préconise Philippe Pinel en France : des jardins et des parcs sont aménagés tout autour des bâtiments pour la quiétude des pensionnaires. Sous la supervision des sœurs, les patients sont mis à contribution dans la réalisation de travaux de tous ordres : construction d'une canalisation de cinq kilomètres pour approvisionner l'asile en eau, rénovation des dortoirs et des chambres, travaux de couture, de tissage, de cordonnerie, de menuiserie, préparation de repas, etc. Outre ces occupations, des loisirs, des sports, des pique-niques, des excursions exercent « une influence identique et également salutaire sur l'esprit des malades ».

En 1896, trois ans à peine après la prise en charge de l'asile de Beauport, la communauté des Sœurs de la Charité procède à des changements administratifs majeurs : elle fait de son « domaine » une paroisse canonique érigée sous le patronage de saint Michel Archange. En 1897, la paroisse reçoit le statut de municipalité permettant de regrouper les lots de la paroisse de Saint-Roch Nord et de Beauport en une seule entité juridique autonome. La supérieure de la communauté de l'asile occupe ainsi le poste de mairesse.

Au fil des ans, des pavillons s'ajoutent et la municipalité de Saint-Michel-Archange accroît son autonomie : réseau d'aqueduc et d'égouts, service d'incendie et de police, voie ferrée privée, tunnels, boucherie, boulangerie, buanderie, garage, station radio-phonique, etc. Cette autonomie repose aussi sur une exploitation agricole. En raison de l'accroissement du nombre d'hospitalisés, la communauté acquiert la ferme Bourg-Royal destinée à approvisionner l'institution en légumes, en lait et en viande.



Un groupe de jeunes hommes travaillant à la cordonnerie dans les années 1930. *AIUSMQ.* ^

Une infirmière et une religieuse s'affairant dans un laboratoire de la clinique Roy-Rousseau, dans les années 1940. *AIUSMQ.* ^

L'Asile des aliénés de Québec en 1871, détruit par un incendie en 1939. *AIUSMQ.* <





^ Le bâtiment principal de l'Institut universitaire en santé mentale de Québec.

v Les religieuses aux fourneaux, à l'occasion d'un pique-nique.



## UN NOUVEL HÔPITAL POUR DES MILLIERS DE MALADES

Le pavillon central actuel est inauguré en 1943, remplaçant l'hôpital incendié quatre ans plus tôt. La municipalité de Saint-Michel-Archange abrite alors une population d'environ 4500 malades en plus du personnel composé de 1300 personnes. Bien des bouches à nourrir !



La ferme procure donc du travail aux patients tout en faisant partie d'une thérapie de mieux-être. Elle permet également aux religieuses de développer leurs connaissances en agriculture. Si bien que pendant des décennies, les Sœurs de la Charité verront les bêtes de leurs élevages primées lors des expositions agricoles du Québec. Leur intérêt pour l'agriculture ne s'arrête pas là puisqu'elles agrandissent constamment leur patrimoine agricole en achetant des terres aux municipalités voisines.

La municipalité de Saint-Michel-Archange constitue en 1952 un vaste ensemble agricole d'environ 271 hectares. Bornée au sud par le fleuve Saint-Laurent, elle s'étend au nord jusqu'au boulevard Louis-XIV et même au-delà à une certaine époque. Giffard trace la limite est, alors que Charlesbourg et Québec servent de frontière à l'ouest.

La ferme S.M.A. (Saint-Michel-Archange) se spécialise dans les productions laitière, fourragère (céréales, luzerne, maïs à ensilage) et horticole (pommes de terre, carottes, choux, navets et maïs sucré). La culture horticole se transforme au début des années 1950 alors que l'on remplace les couches chaudes par une serre d'environ 12 mètres sur 45. Au tournant des années 1980, cette culture, qui touche aussi les plantes ornementales, est maintenue afin d'occuper les bénéficiaires.

C'est toutefois la production laitière qui constitue l'épine dorsale de l'entreprise agricole. La vacherie abrite 120 bêtes à cornes et 24 chevaux dès 1907. Le cheptel est en augmentation constante : de 1975 à 1982, le nombre de bêtes à cornes passe de 240 à 325. Le troupeau laitier Holstein, de race pure, bénéficie d'ailleurs d'une réputation enviable auprès des éleveurs du Québec. En 1988, on ouvre une fromagerie où l'on produit un cheddar afin de rentabiliser la ferme, déficitaire depuis les années 1960.



^ Un bâtiment de la ferme Bourg-Royal vers 1950. *AIUSMQ.*

< Vue aérienne du complexe hospitalier de Saint-Michel-Archange, en 1929, en bordure du chemin de la Canardière. *AIUSMQ.*

## Rester quand tout pousse à partir

Dès le milieu du 20<sup>e</sup> siècle, l'association entre la communauté des Sœurs de la Charité, les malades et l'agriculture connaît ses premières remises en question. Alors que la municipalité de Saint-Michel-Archange a de tout temps privilégié une vocation agricole, ses voisines, Giffard, Charlesbourg et Québec, s'urbanisent. Conséquemment, à partir des années 1940, les terres agricoles de Saint-Michel-Archange sont morcelées peu à peu. En témoignent l'ouverture du boulevard Sainte-Anne, le prolongement de la 22<sup>e</sup> Rue et la construction des autoroutes Félix-Leclerc et Dufferin-Montmorency. Des quartiers résidentiels comme ceux du Petit-Village ou des Acadiens (rue Évangéline, avenues Turbide, Wilbrod, etc.), établis au nord-ouest de l'hôpital, empiètent déjà sur le domaine.

La mécanisation des productions horticole, végétale et laitière évince petit à petit les bénéficiaires des travaux à la ferme. En même temps, le recours aux médicaments et la réinsertion sociale rendent inutile la participation des malades psychiatriques aux travaux saisonniers. Le maintien d'une ferme dans un environnement urbain s'avère par ailleurs de plus en plus difficile : les odeurs incommodes le voisinage, les jardins de légumes sont vandalisés périodiquement. Aussi, en 1976, la municipalité-paroisse de Saint-Michel-Archange est annexée à la ville de Beauport.



^ Scène champêtre en milieu urbain. *Photo : Ville de Québec.*

En 2007, la ferme S.M.A. abandonne la culture, la production laitière et la fabrication de fromage ainsi que la mise en marché de plants horticoles et ornementaux. Les bâtiments de ferme, patrimoine agricole unique lié à l'histoire de la psychiatrie au Québec et à celle d'une communauté religieuse, sont rasés. Aujourd'hui, les quelques hectares en culture sont la propriété de la congrégation des Sœurs de la Charité et du Séminaire de Québec. Cette portion de terre est le dernier témoignage d'une association féconde entre l'agriculture et la psychiatrie et, probablement, un bref intermède avant une urbanisation complète.

L'Institut universitaire en santé mentale de Québec, affilié depuis 2006 à l'Université Laval, se consacre non seulement aux soins mais aussi à la recherche. Aujourd'hui, le Musée Lucienne-Maheux, du nom d'une religieuse qui a travaillé plus de 50 ans au sein de l'établissement, en retrace l'évolution depuis les débuts en 1845. Documents d'archives, photographies anciennes, meubles d'époque, œuvres d'art, instruments médicaux, entre autres, racontent au-delà de 150 ans d'histoire.





## UNE ENCLAVE OUVRIÈRE À L'OMBRE DE L'ÉGLISE

**S**i l'on prend le temps de s'arrêter au pied de la côte Saint-Grégoire, à l'ombre de l'église, on est aussitôt frappé par la forte densité du bâti, l'enchevêtrement des rues étroites et l'orientation variée, presque anarchique, des maisons. Véritable enclave ouvrière dans un territoire longtemps rural, ce secteur forme l'un des ensembles les plus intéressants de l'arrondissement. Il évoque de façon éloquente la croissance rapide d'une agglomération née de l'industrie.

### Le village du bord de l'eau

Le premier noyau villageois, le Bas-du-Sault, se développe autour des moulins à scie de Peter Patterson, construits au pied de la chute Montmorency à partir de 1811. Productrice de bois équarri et de pièces utiles à la construction navale, l'entreprise diversifie ses activités dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, sous la direction

# ZONE 6



de George Benson Hall. On y fabrique alors des planches et divers produits de bois : seaux, bardeaux, allumettes, vadrouilles...

Employés saisonniers au moulin à scie ou ouvriers à l'année dans les fabriques, les premiers habitants s'établissent au Bas-du-Sault dans la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle : Jean Mathieu, Michel Mercier, Augustin Côté, Firmin Caron, Joseph Provençal... Vers 1870, l'agglomération compte une centaine de familles installées sur les berges du fleuve, devant les quais et les estacades des moulins Hall. Les habitations de bois, en pièce sur pièce, forment une ligne continue bien au-delà de la « côte à Courville », future côte Saint-Grégoire. En témoignent encore de nos jours plusieurs maisons orientées face au fleuve et coiffées d'un toit à deux versants, dont le numéro 50 de la 103<sup>e</sup> Rue.

^ Aperçu du Bas-du-Sault au début du 20<sup>e</sup> siècle. Au premier plan, des préposés à l'entretien de la voie ferrée. AVQ ; collection Michel Bédard ; 500/5.5/01.

< Vue générale du cœur de Saint-Grégoire et du « gros bloc » dont la toiture de couleur brune apparaît derrière le clocher de l'église.



^ Le Bas-du-Sault vers 1875, un village où régnait l'industrie du bois. BAnQ-Q ; photographie Louis-Prudent Vallée ; P1000.

C'est à cette époque, en 1869, que le curé de Beauport, Grégoire Tremblay, fait ouvrir une chapelle au pied de la « côte à Courville », dans une ancienne manufacture à goudron et à térébenthine. Une école dessert les lieux depuis au moins 20 ans, à l'angle nord-ouest des actuelles 103<sup>e</sup> Rue et avenue Henri-Talbot.

La plupart des habitants tirent leurs revenus de la scierie, mais certains sont navigateurs, pêcheurs et bateliers, des métiers centrés sur le fleuve. Comme le travail saisonnier prédomine, plusieurs se rendent aux chantiers l'hiver pour la coupe de bois. D'autres louent des « traînes sauvages » aux gens de la ville attirés par le « Pain de Sucre ».

### Un commerce illicite au Pain de Sucre

*Chaque hiver, les embruns ou vapeurs d'eau de la chute Montmorency créent un cône de glace de bonne hauteur, appelé le « Pain de Sucre ». Au 19<sup>e</sup> siècle, ce phénomène naturel attire les amateurs de sports d'hiver qui s'y rendent de Québec en carrioles. Dans le dernier quart du siècle, au grand dam du curé Tremblay de Beauport, on y aménage des grottes servant de débits d'alcool illicites. Dans les pièces ornées de sapins « placés avec goût le long des parois », se trouvent des tables et des sièges « artistiquement travaillés » dans la glace vive. Un éclairage à la bougie produit « un effet merveilleux ».*

> Journal *Le Canadien*, 7 mars 1864

✓ Le Pain de Sucre, au pied de la chute Montmorency. Photo : Ville de Québec.



### Autour de l'usine de coton : le village de Montmorency

Au moment où le commerce du bois vit ses dernières heures, Charles Ross Whitehead fait construire une usine de coton au pied de la chute, en 1889. Le site s'avère particulièrement intéressant avec l'arrivée du chemin de fer, inauguré la même année : on y acheminera les matières premières et les produits finis, la toile et le drap. La présence d'une centrale hydroélectrique à proximité – la première au Québec, ouverte en 1884 – est également un atout, même si au départ l'usine fonctionne à l'énergie hydraulique. Forte de ces avantages, l'entreprise s'agrandit à plusieurs reprises pour devenir en 1905, à la suite de fusions, la Dominion Textile.





Au début des années 1890, le premier curé, Jean-Baptiste Ruel, met en place les institutions paroissiales de base. Dans une prairie située au pied de la « côte à Courville », achetée au cultivateur Édouard Vachon, il fait d'abord construire un presbytère, puis il délimite le cimetière, déménagé plus tard à l'ouest de l'agglomération. La belle église de pierre de Saint-Grégoire est érigée en 1897-1898, en même temps qu'une nouvelle école de brique, située derrière le temple et devenue ultérieurement le couvent des Sœurs de Saint-Joseph de Saint-Vallier.

Avec 1800 habitants, le Bas-du-Sault devient le village de Montmorency en 1904. Comme la population a presque triplé en 10 ans, la jeune municipalité doit s'attaquer rapidement à l'aménagement du territoire. Entre la voie ferrée et la falaise, une dizaine de rues étroites sont déjà ouvertes, entre les actuelles 101<sup>e</sup> Rue et 110<sup>e</sup> Rue. Le développement rapide de l'agglomération explique les raccordements difficiles au niveau de la 103<sup>e</sup> Rue et les tracés incomplets des 101<sup>e</sup> Rue et 102<sup>e</sup> Rue. Afin d'y remédier, les autorités villageoises procèdent à des expropriations en 1908 pour ouvrir l'avenue Ruel, une voie est-ouest qui viendra mettre un peu d'ordre dans le développement en cours.

^ En 1915, à pied ou en voiturette, les enfants apportent le repas du midi à leurs parents, ouvriers à la Dominion Textile.  
*BAC ; photographie John Boyd ; PA 61426.*

< L'avenue Ruel en 1929. À droite, la tour à boyaux de la caserne.  
*APSLC ; photographie E. Alexandre Masselotte.*



Aux anciennes maisons orientées sur le fleuve, comme celle du 2 de la 101<sup>e</sup> Rue, s'ajoutent alors des habitations alignées sur les nouvelles rues ou sur l'église, tel l'immeuble d'appartements du 15-17, rue Monseigneur-Marc-Leclerc. Sur des terrains très étroits, qui laissent bien peu de place à la verdure, se côtoient encore aujourd'hui divers styles d'habitations à l'implantation variée : maisons aux toits de tôle à deux versants ou en mansarde, immeubles d'appartements à toit plat, etc.



### Au rythme de l'usine et de l'Église

Sur le plateau qui surplombe l'église, la direction de l'usine de coton fait construire deux immeubles pour loger ses employés à faible coût, une stratégie d'embauche courante à l'époque. Érigé en 1899, le « gros bloc » comprend une trentaine de logements. En face, s'ajoute le « petit bloc », en 1910, composé de 12 logements en rangée, sur le modèle des habitations ouvrières des villes industrielles anglaises. À l'écart du cœur villageois, les habitants des deux immeubles ont l'impression de vivre dans un monde à part.

Sujet de toutes les conversations, la Dominion Textile ordonne la vie des habitants, majoritairement tisserands, fileurs et journaliers. En 1939, l'usine compte plus de 2 000 employés, hommes et femmes, dont près de 80 % résident au village. Sur un territoire restreint de 725 acres, coincé entre le fleuve et la falaise, densément peuplé, Montmorency forme une véritable enclave industrielle en rupture complète avec la côte rurale de Beauport.

L'Église rythme également le quotidien, y compris les loisirs, organisés par les communautés religieuses. Les activités récréatives se tiennent souvent dans la salle paroissiale, construite en 1917 en face de l'église, et où se retrouvent les troupes de théâtre et de danse folklorique, les chorales et les ensembles musicaux. La vie communautaire et associative est intense à Montmorency. L'exiguïté des lieux, les logements accolés les uns aux autres, l'employeur unique et le contrôle de l'Église sont autant de facteurs qui contribuent à tisser des liens étroits entre les habitants, habitués d'ailleurs à se serrer les coudes.

▲ Vue de Montmorency en 1937, une enclave industrielle dans un environnement toujours majoritairement rural. AVQ ; photographie W. B. Edwards ; n° 23358.

< Un quartier dense où les façades des habitations sont orientées dans toutes les directions.



### Vivre au « gros bloc » dans les années 1930

*« À Montmorency, on reconnaissait aux gens des blocs une identité particulière, peu flatteuse. [...] Nos jeux d'enfants ne dépassaient pas ce territoire restreint. La défense contre les intrus était l'une de nos préoccupations majeures. Les jeunes du village n'osaient guère s'aventurer à nous visiter [...]. Des champs très étendus, et en friche, nous séparaient de Beauport, petite ville à mi-chemin de Québec ; peuplée surtout d'employés qui enveloppaient de leur mépris aussi bien les gens des blocs que la paroisse tout entière. »*

> Extrait des mémoires de Fernand Dumont



Le « gros bloc », une résidence ouvrière construite par les propriétaires de l'usine de coton, est aujourd'hui une coopérative d'habitation.



### Commérage et solidarité

*« [...] Dans un habitat aussi densément peuplé, on se trouvait assez tôt initié à des commérages, à des conflits, à des mystères, tout en faisant semblant de n'en savoir rien. Si un voisin prenait un coup de trop, si un autre trompait sa femme, si un enfant était battu, personne ne l'ignorait. [...] Indiscrétions et initiations précoces, certes ; mais aussi solidarité, entraide, dont les milieux populaires sont plus capables que d'autres, je crois. »*

> Extrait des mémoires de Fernand Dumont

### La transformation radicale d'un milieu de vie

Avec 6 000 habitants, le village obtient le statut de ville en 1946. Sur son territoire, désormais traversé au sud par le boulevard Sainte-Anne, la densité urbaine dépasse celle de la ville de Montréal. Sans cours ni jardins, les immeubles d'appartements bordent en continu les rues étroites. Les épiceries, les boucheries et autres commerces se situent avenue Saint-Grégoire, entre l'église et la 103<sup>e</sup> Rue et le long de l'avenue Ruel, où logent également l'hôtel de ville et la caserne de pompiers, aujourd'hui le centre de loisirs Odilon-Blanchette.

À l'heure du baby-boom, le manque d'espace devient une bonne raison de quitter la ville ouvrière. Les jeunes familles, comme ailleurs au Québec, veulent s'établir dans une maison unifamiliale



◀ Scène de rue à Saint-Grégoire-de-Montmorency, en juillet 1951. BANQ-Mtl ; photographie Joseph Guibord ; E6.

Des maisons orientées sur la rue ou sur le fleuve, sans cours ni jardins. ▲

en banlieue. L'exode débute au milieu des années 1960, au moment où l'usine tourne au ralenti. Après des mises à pied massives, la Dominion Textile ferme ses portes en 1986, une perte irréparable pour la municipalité. La construction de l'autoroute Dufferin-Montmorency, au début des années 1970, a également des conséquences dramatiques : elle coupe l'accès au fleuve, transformant à jamais le paysage. En facilitant les liens avec Québec, elle affecte aussi les commerces de Montmorency.

Exode, chômage, appauvrissement... La municipalité vit des heures difficiles. Les immeubles se dégradent, le couvent est désaffecté et l'ancienne salle paroissiale démolie pour faire place à une aire de stationnement. La baisse de la pratique religieuse et des effectifs du clergé entraîne par ailleurs le départ du curé résident et la vente du presbytère. Mais l'esprit communautaire et la solidarité demeurent bien vivants. Dès les années 1980, des groupes de citoyens transforment en coopératives d'habitation l'ancien couvent ainsi que les « gros bloc » et « petit bloc ». Plusieurs autres logements du secteur sont rénovés par la même occasion, bénéficiant d'une aide gouvernementale à la restauration résidentielle.

Dans les décennies qui suivent, les regroupements de toutes sortes se multiplient : associations sociales, culturelles ou sportives, groupes de retraités ou d'aînés, organismes d'aide aux familles monoparentales et aux personnes à faibles revenus. Si bien qu'en 2009, la vie communautaire du secteur de Montmorency est l'une des plus actives et dynamiques de la ville de Québec. C'est là que l'on compterait le plus grand nombre d'organismes communautaires au mètre carré ! À l'évidence, on continue de se serrer les coudes, à Montmorency.

« Les anciens résidents, les retraités de la Dominion Textile, aiment beaucoup leur quartier. Ils sont fiers de vivre ici et fiers de façon générale : ils sont toujours bien habillés, bien coiffés et les maisons sont bien entretenues. Ils sont aussi très politisés et actifs, impliqués dans toutes sortes d'associations. Certaines fêtes populaires, à Montmorency, peuvent même attirer jusqu'à 3 000 personnes. »

> Entrevue avec Ginette Faucher, Centre communautaire de Beauport, septembre 2008





## COURVILLE, LA VILLE OUVRIÈRE D'EN HAUT

Impossible de rater le noyau paroissial de Saint-Louis-de-Courville qui accroche immédiatement le regard. Formé de l'église, du presbytère et du centre de loisirs, il apparaît soudainement, comme une cassure dans l'alignement presque ininterrompu de l'avenue Royale. Remarquable, l'ensemble forme le noyau de base d'une agglomération développée dans le prolongement du secteur de Montmorency et dans le sillage, époque oblige, de l'Église triomphante du début du 20<sup>e</sup> siècle.

### L'agglomération linéaire

À l'est de la seigneurie de Beauport, dans le secteur du Sault, comme on appelle alors la chute Montmorency, plusieurs familles sont déjà établies au 18<sup>e</sup> siècle, dont les Vachon, Giroux et Garnier (Grenier). Après avoir acheté quelques propriétés, Charles Cadieu dit Courville (vers 1628-1715), marchand de fourrures et interprète auprès des Amérindiens, y possède la plus vaste terre : elle s'étend

# ZONE 7



de la rivière Montmorency à l'actuelle côte Saint-Grégoire. Implantées en dents de scie le long de l'avenue Royale, les habitations suivent l'orientation oblique des terres, une particularité toujours perceptible aujourd'hui dans le paysage.

Avec le temps, les descendants des pionniers divisent et subdivisent les terrains. Puis arrivent de nouvelles familles. Si bien qu'au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, l'avenue Royale forme une agglomération linéaire continue et dense où de nouvelles habitations prennent place derrière les maisons plus anciennes. Ainsi, de part et d'autre de la maison Laplante (2249, avenue Royale), qui remonte au milieu du 18<sup>e</sup> siècle, on construit des maisons dites d'artisans dont les fondations surélevées peuvent loger un atelier. C'est le cas au 2257-2259, où la famille Crépin tient une forge au tournant du 20<sup>e</sup> siècle, forge qui sert également de lieu de rencontre, au même titre que le magasin général.

- ^ L'ancienne forge de la famille Crépin, au rez-de-chaussée.
- > Extrait d'un plan de Gédéon de Catalogne qui montre l'alignement des terres de Beauport en 1709. BANQ-Q ; P600.
- < L'église de Saint-Louis-de-Courville, entre la rue Vachon et le presbytère.

## L'ORIENTATION PARTICULIÈRE DES TERRES

Au moment où Robert Giffard distribue les terres de sa seigneurie, le territoire est une forêt dense qui n'a pas encore été arpentée. Selon l'historien Alain Rainville, l'orientation qu'il donne aux parcelles serait dictée par la configuration des lieux : le seigneur aurait utilisé comme borne de départ le ruisseau Dubuisson, un cours d'eau aujourd'hui disparu qui coulait près de l'actuelle rue Saint-Edmond. Quoi qu'il en soit, on remarque que les concessions faites par Robert Giffard sont orientées plein nord, plein sud, comme s'il les avait délimitées à la boussole. Elles tranchent nécessairement avec les terres de la région qu'on a tracées perpendiculairement au fleuve, suivant une orientation nord-ouest, sud-est.



## La forge, au centre de la vie du village

« C'était là [à la forge du 2257, avenue Royale] que se rassemblaient les rentiers, les chômeurs, les flâneurs : ceux qui avaient du temps libre. Les visiteurs étaient tellement nombreux que certains jours Joseph Crépin, le maître forgeron, parvenait à grand peine à trouver assez d'espace pour ferrer un cheval. On discutait de tout et de tous, parfois en médissant. L'in vraisemblance de certains récits et la grosseur de certaines affirmations donnaient souvent à penser que tous les Marius ne sont pas de Marseille [...]. »

> Entrevue avec Maurice Crépin, août 2008

Au début du 20<sup>e</sup> siècle, la présence de la Dominion Textile, au pied de la chute Montmorency, annonce la fin de l'agriculture comme moyen principal de subsistance. Le manque d'espace en bas du coteau incite les ouvriers à gravir la pente pour s'établir sur les plateaux du « Haut-du-Sault ». L'arrivée du tramway électrique, qui passe sur l'actuel boulevard des Chutes à partir de 1912, favorise également la formation d'un noyau villageois où la population, désormais ouvrière, peut travailler aussi à Québec.

## D'abord le cœur paroissial

En 1910, les 900 habitants du « Haut-du-Sault » fondent la paroisse de Saint-Louis-de-Courville. Les premières messes sont célébrées dans une grange, avant l'achat d'un terrain de sept arpents où prendront place l'église, le presbytère et le cimetière. On le détache de la terre d'Édouard Vachon, l'agriculteur qui a vendu en 1891 sa prairie du bas de la falaise pour la construction de l'église de Saint-Grégoire.

C'est d'ailleurs en s'alignant sur le clocher de Saint-Grégoire que l'on érige l'église de Saint-Louis-de-Courville, d'après les plans de Joseph Saint-Hilaire, entrepreneur et bâtisseur réputé. Le temple est béni en 1913. Comme le presbytère, il est en brique d'Écosse, un matériau lumineux. Mais l'imposant édifice est ravagé par les flammes trois ans et demi plus tard, peu après l'achèvement de l'intérieur. Tout s'écroule en quelques heures, à l'exception des murs. L'architecte Pierre Lévesque s'en servira pour la reconstruction de l'église, amorcée en 1917.



< Une grange tient lieu de chapelle jusqu'à la construction de l'église. ASSJSV

Édouard Vachon, maire de 1935 à 1948, et les membres du conseil municipal (sixième à partir de la gauche, à l'arrière).  
AVQ ; fonds Ville de Courville ; 192-04-01.

>

Après l'incendie, une chapelle de bois est construite derrière le temple. Elle sera transformée en salle paroissiale lors de l'ouverture de la nouvelle église. Quant à l'éducation des garçons et des filles, elle est confiée en 1915 aux Sœurs de Saint-Joseph de Saint-Vallier, installées d'abord à l'angle des avenues Royale et Laplante. Au début des années 1940, on regroupera les garçons à l'école Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, l'actuel 2233 de l'avenue Royale. Les filles déménageront en 1952 dans un nouveau couvent, aujourd'hui l'école Beausoleil, au 6 de la rue Vachon.

### Et l'hôtel de ville

Fondé en 1912, le village de Courville devient ville quatre ans plus tard. On y dénombre alors une quinzaine d'agriculteurs actifs, plusieurs contremaîtres, mais la population se compose surtout de journaliers, de tisserands et de gens de métier. Courville a aussi son médecin, J.-Georges Larue, premier maire de la municipalité.

Le développement de la ville est soigneusement planifié autour de l'ouverture de la rue Vachon, une artère très large, presque un boulevard, longeant le côté ouest de l'église. Il faut dire que l'espace ne manque pas sur le plateau, où les champs en culture s'étendent jusqu'à la rivière Montmorency. Samuel Lefebvre entreprend la construction de l'hôtel de ville en 1917, un édifice devenu la caserne Ronald-Vézina, au 26 de la rue Vachon. Avec son appartement à l'étage, destiné à une famille de locataires, il se démarque à peine des résidences voisines érigées à la même époque : de solides constructions de brique brune, unifamiliales ou multifamiliales.



^ Une partie des enclos et des cages de la renardière en 1945. *BAnQ-Q ; photographie Paul Carpentier ; E6.*

Signalons également, derrière la rue Vachon, la présence d'une ferme-école gouvernementale d'animaux à fourrure. Elle est établie au milieu des années 1910 au nord de l'avenue Royale, entre les actuelles rues Mercier et de la Renardière, sur une partie de la terre ancestrale du pionnier Martin Prévost. On y fait surtout l'élevage de visons et de renards, une activité alors en plein essor au Québec.



### Pasteur et entrepreneur

Pourvue d'un centre paroissial et municipal, Courville n'attend plus que ses résidants. Jusqu'aux années 1940, elle n'en reçoit qu'environ 400 par décennie. Son dynamisme lui vient donc d'ailleurs, surtout des réalisations des différents curés qui impriment à la municipalité une identité particulière. L'abbé Georges Côté est l'un d'eux. Pour renflouer les coffres de la paroisse, que la construction de deux églises, d'une chapelle et d'un presbytère a dégaris, il fonde dans les années 1920 l'un des premiers cinémas paroissiaux du Québec. En dépit de l'indignation du curé Blanchet de Montmorency, qui décrie cette « incitation au péché », on afflue de partout pour assister aux séances de cinéma muet où Charlie Chaplin tient la vedette.

Le même curé, propriétaire d'une belle automobile « Franklin » verte, lance également la dévotion à saint Christophe, patron des voyageurs. Chaque printemps, il invite les automobilistes à faire bénir leur véhicule, un événement qui rassemble annuellement jusqu'à 300 conducteurs. Les croyants peuvent aussi acheter des médailles du saint, censées préserver des accidents.

### Les entreprises du curé Côté

*« Lorsque l'abbé Côté a lancé son cinéma, c'était nouveau dans le diocèse de Québec. Les gens venaient de partout. Il a aussi invité le violoniste Arthur Leblanc qui a attiré beaucoup de monde. En ce qui concerne la dévotion à saint Christophe, il avait fait bâtir une petite cabane devant le parterre de l'église où se vendaient des médailles du saint. Un espace était réservé à l'artisanat local où les femmes de Courville exposaient des petits tapis crochetés à la main qu'elles vendaient à des Américains. »*

> Entrevue avec Maurice Crépin, juin 2008



Son successeur, le curé Lockwell, ouvre une bibliothèque paroissiale à l'intérieur du presbytère. Il aménage aussi un terrain de jeux où les joutes Courville-Montmorency engendrent parfois des « petites guerres à coups de bâton ». Le curé Ulric Turcotte, pour sa part, fait ériger en 1941 une nouvelle salle paroissiale, l'actuel centre des loisirs Ulric-Turcotte, au 35 de la rue Vachon. Puis il inaugure la première patinoire mixte de la région, un geste audacieux critiqué par l'évêque. Le curé fait également agrandir le presbytère, embellir le cimetière et dégager la façade de l'église, ce qui entraîne la démolition de la vieille maison d'Édouard Vachon.

< La bénédiction des automobiles en 1927, une cérémonie qui attire des centaines d'automobilistes de la région de Québec. AVQ ; collection Michel Bédard ; 400/2.4/01.

▼ Le noyau institutionnel et le développement de la rue Vachon en 1943. ASAHB ; fonds J. Giroux.

### Les « guerres » Courville-Montmorency dans les années 1930

*« Avec les garçons de Courville, les batailles rangées étaient fréquentes, surtout l'été, pour la maîtrise d'un ravin qui nous séparait d'eux. [...] à défaut de connaître le droit international, la force seule nous permettait de maintenir des positions menacées. De savantes manœuvres, d'astucieuses stratégies ont mis à contribution bien des intelligences ; une masse considérable de cailloux de toutes dimensions ont été sacrifiés là aux dieux de la guerre. Sans compter les blessures qui, aux yeux de nos parents, ne nous auront malheureusement pas couverts de gloire. »*

> Extrait des mémoires de Fernand Dumont







## L'urbanisation

C'est avec la Seconde Guerre mondiale que Courville se transforme en municipalité de banlieue. Dès les années 1940, la construction résidentielle progresse autour du noyau paroissial et notamment le long de la rue Vachon et des nouvelles rues Saintonge et Tessier. On ouvre une partie de la rue de Tunis en 1947 et la rue Saint-Victor quelques années plus tard. À la suite d'une épidémie de mouches noires, la renardière est fermée au cours des années 1950, ce qui permet de prolonger la rue de Tunis.

^ L'avenue de la Renardière donnait autrefois accès à la ferme d'animaux à fourrure.

< La parade de la Saint-Jean-Baptiste en 1960. ASSJSV.

Regroupant au-delà de 3 000 habitants en 1951, Courville a désormais « le caractère des paroisses de banlieue ». La Dominion Textile et les entreprises locales, dont l'hôtel Kent House, ouvert au haut de la chute Montmorency en 1901, ne procurent plus beaucoup d'emplois. En 1965, il ne reste qu'une famille de producteurs agricoles, les Grenier, qui ne cultivent qu'un seul arpent carré de légumes. Comme ailleurs dans la périphérie, les Courvillois travaillent désormais dans les entreprises industrielles et de services de Québec.

Malgré l'urbanisation, Courville conserve intact son centre administratif et religieux. L'ajout du secteur à l'arrondissement historique de Beauport, en 1985, confirme son importance patrimoniale et renforce la volonté de le préserver.





## LA SIGNATURE D'ADÉLARD DESLAURIERS ET FILS

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, le phénomène de la banlieue qui se déploie autour des grandes villes se manifeste aussi à Beauport. Les maraîchers de la côte lotissent leurs terres pour permettre d'y tracer des dizaines de rues. L'urbanisation est encouragée par des programmes gouvernementaux destinés à favoriser des constructions nouvelles : la Société centrale d'hypothèques et de logement est mise sur pied en 1945 et la Loi sur l'habitation familiale entre en vigueur en 1948. Des centaines de bungalows prennent donc place au nord et au sud de l'avenue Royale, en bordure de rues larges, courtes et plutôt rectilignes.

# ZONE 8

C'est dans ce contexte que la rue Duchâtel est ouverte. Elle compte parmi les premiers développements résidentiels de l'après-guerre dans l'arrondissement de Beauport. La rue Duchâtel possède aussi une autre particularité : les maisons y sont préfabriquées, fait surprenant pour l'époque puisque nous sommes à la fin des années 1940. Cette rue porte en fait la signature d'une entreprise qui léguera aussi à la capitale des constructions de prestige : Adélarde Deslauriers et Fils.

#### Une rue « faite maison »

C'est Henri Deslauriers, diplômé de l'École de commerce de l'Université Laval, qui, en 1944, met sur pied la compagnie Préfabrifications canadiennes. La préfabrication est un héritage des deux grandes guerres, qui ont nécessité la construction de baraques démontables pour reloger des militaires et des sinistrés. Au début des années 1940, A. Deslauriers et Fils a le mandat de procéder à la préfabrication de baraques pour des soldats de la base militaire de Valcartier. Henri Deslauriers décide alors d'appliquer cette technique à la construction résidentielle. Préfabrifications canadiennes mise donc sur un concept innovateur qui se distingue de la méthode traditionnelle de construire : la charpente murale, traditionnellement constituée de madriers juxtaposés, est remplacée par une charpente à claire-voie dont les vides sont remplis par un matériau isolant.

En 1947, A. Deslauriers et Fils acquiert d'un cultivateur un lopin de terre perpendiculaire au boulevard des Chutes. Sur ce lopin, où sera tracée la rue Duchâtel, d'abord connue sous le nom de rue Mgr-Robert, Henri Deslauriers construira plus d'une trentaine de maisons préfabriquées en moins de trois ans. Ces maisons sont réalisées à partir de catalogues de plans qu'Henri Deslauriers rapporte des États-Unis, où il séjourne fréquemment.

## ADÉLARD DESLAURIERS

Natif de Charlesbourg, Adélarde Deslauriers (1877-1959) fonde son entreprise en 1905. À partir des années 1920, il obtient d'importantes commandes, dont la construction de l'édifice Honoré-Mercier et des anciens magasins Pollock et Paquet, rue Saint-Joseph. En 1935, ses fils Léopold et Henri se joignent à l'entreprise qui porte désormais le nom d'A. Deslauriers et Fils. Léopold s'occupe de la fabrication d'ameublement religieux et réalisera notamment l'intérieur de l'église de Giffard. Au lendemain de la guerre, A. Deslauriers et Fils construit le Colisée de Québec, puis l'hôpital des Anciens Combattants, devenu le Centre hospitalier de l'Université Laval. L'entreprise ferme définitivement ses portes en 1982.

< Alignement de maisons rue Duchâtel, où l'on a veillé à planter des arbres.

Jean et Ghyslaine B. Lafrance considèrent leur maison de la rue Duchâtel comme un bien de famille. Leur neveu Éric Morency s'en est porté acquéreur. >



Un bel exemple de maison préfabriquée de la rue Duchâtel. >

Les maisons de Préfabrications canadiennes sont usinées à Giffard, avenue Yves-Montreuil. Les panneaux prémontés sont transportés par camion et érigés sur des fondations en béton. Il existe ailleurs dans la ville de Québec quelques rares spécimens de ces maisons préfabriquées par la famille Deslauriers : les rues Brulart, Rousseau, Bonin et le chemin Gomin en renferment chacune un prototype. C'est toutefois rue Duchâtel que se trouve l'ensemble le plus important.

### Récolte surprise !

*« Mon oncle Henri avait acheté la terre d'un cultivateur de Beauport pour construire des maisons. C'était juste en arrière de l'avenue Royale. Alors, une fois que la transaction a été faite chez le notaire, mon oncle commence des travaux d'arpentage, en vue d'ouvrir la rue qui s'appelle aujourd'hui Duchâtel. Un jour, le cultivateur vient voir mon oncle et lui demande s'il pouvait récolter son foin sur la terre qui en fait ne lui appartenait plus. Une semaine après, le cultivateur revient voir mon oncle et lui dit : "Tenez, monsieur Deslauriers, j'ai ramassé tous ces beaux p'tits piquets-là que j'avais pas briser avec mon grément. Je pense que c'est à vous, alors je vous les rapporte." Mon oncle ne l'a pas trouvé drôle sur le coup. Imaginez, il fallait qu'il reprenne au complet l'arpentage de la rue et des terrains ! »*

> Entrevue avec Jacques Deslauriers, mai 2008



### Une première esquisse de l'urbanisme contemporain

La rue Duchâtel offre donc des caractéristiques intéressantes pour l'époque. Les maisons occupent de grands terrains mesurant environ 15 mètres de front sur 30 mètres de profondeur. On y observe aussi une homogénéité architecturale qui tient à la volumétrie, au choix des matériaux et au style des maisons. On a de plus soigné l'aspect visuel de la rue en adoptant quelques mesures novatrices : la rue est large et droite, les poteaux électriques sont relégués à l'arrière des lots, sur chacun des terrains un arbre est planté (quelques spécimens subsistent aujourd'hui) et les terrains sont gazonnés.

Les maisons de la rue Duchâtel mesurent en moyenne huit mètres de front sur sept mètres de profondeur. Elles ont pour la plupart un étage et demi ainsi qu'un toit à deux versants recouvert de bardeau d'asphalte. Certaines disposent d'un garage attenant. Le décor architectural, très sobre, se limite à des auvents, à des contrevents et parfois à un chambranle soulignant l'entrée principale. Le plan intérieur réunit au rez-de-chaussée le salon et la salle à manger dans une même pièce, une cuisine et un boudoir ou une chambre, alors que l'étage loge deux ou trois chambres et la salle de bains. Les planchers sont en bois franc. Le sous-sol, en béton, abritait à l'origine une fournaise au charbon. Notons enfin que les murs intérieurs ne sont pas recouverts de placoplâtre mais constitués de contreplaqué cloué et collé sur des pans de bois afin d'en faciliter le transport.



Au tournant des années 1950, la rue Duchâtel est terminée et près d'une trentaine de familles y habitent. Baptisée « le petit Westmount », selon Jean Lafrance qui y demeurera plusieurs années, la rue Duchâtel attire des familles venues pour la plupart du centre-ville de Québec. Parmi celles-ci, on retrouve les Audet, les Bériault, les Boyer, les Deschamps, les Descoteaux, les Deslauriers (René, un frère d'Henri), les Dupéré, les Foin, les Giroux, les Godet, les Jacques, les Jolicœur, les Juneau, les Lafrance, les Mercier, les Moreau...

La rue Duchâtel est le seul projet d'ensemble de maisons préfabriquées qu'ait réalisé Henri Deslauriers. En effet, les maisons de ce type, dans la mentalité populaire du Québec de l'époque, sont associées à des baraques militaires et ont plutôt mauvaise réputation ; la solidité et la durabilité de la charpente à claire-voie inspirent la méfiance. Aussi, en raison d'une demande insuffisante, Préfabrications canadiennes doit fermer ses portes au milieu des années 1950. La rue Duchâtel reste donc une signature unique d'Adélarde Deslauriers et Fils dans le paysage urbain de l'arrondissement de Beauport.

### Ville ou campagne ?

« On est arrivé au 61, rue Duchâtel en 1950 et je pense que la rue n'était pas encore finie de construire. Mon père avait construit à l'arrière de la maison un petit hangar dans lequel il logeait un poney avec une voiture. Dans ce temps-là, c'était des champs tout le tour, donc c'était comme normal d'avoir des animaux, même sur la rue Duchâtel. Quand il attelait son poney, là ça attirait tous les enfants de la rue. Tout le monde voulait toucher au poney ; tout le monde se connaissait dans la rue et c'était comme une grande famille. Il en embarquait quelques-uns, puis on partait se promener dans les environs, sur la rue du Collège et les rues aux alentours. »

> Entrevue avec Charlotte Deslauriers, avril 2008

^ Vue aérienne de la rue Duchâtel au milieu des années 1950. ASAHB ; fonds Ernest Rainville.

> René Deslauriers avec ses enfants et son poney « la Puce », au début des années 1950. Collection Charlotte Deslauriers.



# LE PATRIMOINE ET SES CURIOSITÉS



## UNE SECONDE NATURE

**D**es forêts, des cours d'eau, des terres fertiles, un sous-sol riche en pierre et en sable, le tout arrimé à un relief accueillant : voilà présenté en quelques mots le patrimoine naturel de l'arrondissement de Beauport. Au fil des décennies et des siècles, ce patrimoine devient une ressource, un lieu de travail, un espace de loisirs qui tisse le quotidien des résidents.

D'abord, le relief. Entre le fleuve Saint-Laurent et les Laurentides, il surprend par sa diversité : plaines, terrasses, coteaux, montagnes s'ordonnent du sud vers le nord

et de l'ouest vers l'est en une ascension continue. Pour bien imaginer ce relief, on peut le découper en trois grands ensembles morphologiques. Tout d'abord la plaine côtière de Beauport, une zone de basses terres d'une altitude moyenne de six mètres. C'est là que s'étend la batture, autrefois et encore de nos jours une terre de chasse aux oiseaux migrateurs. C'est là, vraisemblablement, que se trouvaient des campements amérindiens avant l'arrivée des Européens. C'est encore dans cette plaine que prennent naissance les secteurs de Montmorency et d'Everell.

Puis, un second ensemble regroupe cinq terrasses faisant la transition entre le bas et le haut de Beauport. Cumulant un dénivelé de plus de 90 mètres, elles s'élèvent graduellement jusqu'aux montagnes de l'arrière-pays. C'est le royaume du calcaire de Trenton, si répandu dans la construction des maisons de l'arrondissement. Le boulevard des Chutes, l'avenue Royale, le boulevard François-Xavier et d'autres voies ont leur tracé imprimé sur ces terrasses.

À partir de l'avenue Joseph-Giffard, toutefois, le relief se fait moins contrasté, propice à l'agriculture, mais n'en continue pas moins de s'élever jusqu'aux premiers contreforts des Laurentides. Ces dernières, bien découpées à l'extrémité nord de l'arrondissement, constituent le troisième ensemble morphologique. Là c'est le domaine de la forêt. À mesure que l'on progresse vers le nord, les Laurentides atteignent une hauteur qui fait deux fois et même trois fois celle des cinq terrasses dont il est question plus haut.

Le patrimoine naturel de l'arrondissement, c'est aussi un réseau hydrographique qui se déploie tantôt dans un paysage urbain, tantôt dans un paysage semi-forestier. Le fleuve Saint-Laurent, la chute Montmorency, la chute du Voile de la Mariée (légende de la Dame Blanche), les rivières Beauport et Montmorency, l'étang des Bernaches, les lacs des Roches et du Délaissé, les ruisseaux des Petits Prés et des Buissons font partie de la quarantaine de plans d'eau recensés sur le territoire de l'arrondissement.

^ Le relief de l'arrondissement est caractérisé par une succession de terrasses. *ASAHB.*

> Excursion aux Marches naturelles en 1902. *BAnQ-Q ; photographie Frederick Christian Würtele ; P546.*





## La légende de la Dame Blanche

« Le récit se déroule pendant le siège de Québec de 1759. Une adolescente, d'une famille paysanne de Beauport, s'éprend d'un jeune coureur des bois. À proximité des chutes Montmorency, les jeunes amoureux s'engagent à se marier. Peu de temps après, une attaque des Anglais bouleverse les habitants. Les femmes et les enfants doivent se réfugier dans les bois, alors que tous les hommes sont conviés à défendre la patrie. Les combats font des victimes de part et d'autre. Inquiète de l'absence de son fiancé, la jeune fille va s'informer sur la ligne du front. C'est là qu'elle découvre la dépouille de son fiancé. Bouleversée, elle retourne à la maison paternelle. Elle s'habille avec sa robe de mariage et se dirige vers les chutes Montmorency. Puis, du haut des chutes, dans un geste fatal, elle s'élanche dans le vide. Certains jours, depuis cet événement tragique, des gens aperçoivent parfois le fantôme de la Dame Blanche. »

> Céline Gagnon, *La Dame Blanche : légende québécoise*, 2006

Quant à la Montmorency, « une grosse rivière, qui tombe d'une roche en bas, quinze ou vingt brasses, et fait un grand bruit... », comme la décrit le sieur de Roberval en 1542, elle est la rivière aux nombreuses attributions : celle qui possède un bassin versant de 1 100 km<sup>2</sup> sur le Bouclier laurentien; celle qui tient lieu de séparation naturelle entre la côte de Beaupré et la côte de Beauport; celle qui gronde en fin de parcours sur 84 mètres pour devenir chute; celle qui est à la jonction des trois grands ensembles de la région de Québec: au nord, le Bouclier canadien et ses montagnes arrondies; au pied de la chute,

les Basses-Terres du Saint-Laurent et plus loin au sud, les Appalaches qui découpent la ligne d'horizon. La rivière Montmorency, c'est encore celle qui renferme les Marches naturelles, une sorte d'escalier sculpté par le passage incessant de l'eau; celle qui tire sa source du lac Jacques-Cartier; celle dont les eaux sont captées par les grottes de Courville (réseau souterrain) et qui donnent naissance à la chute du Voile de la Mariée. Et enfin, sans avoir tout dit, celle qui n'est pas sans lien de parenté avec la rivière Beauport puisqu'elle lui a emprunté une partie de son tracé, avant la dernière glaciation.



### La chute Montmorency

« C'est l'une des plus élevées parmi celles que j'ai vues jusqu'ici. [...] C'est une rivière de largeur moyenne qui vient se jeter ici dans le fleuve du haut d'une berge abrupte en schiste noir. À l'endroit de la chute, le fleuve forme une petite baie. Autrefois, la chute devait se trouver au bord du fleuve, sur la même ligne que celle formée encore par le fleuve en amont et en aval de la chute ; mais l'eau a rongé et emporté la berge du fleuve à longueur de temps jusqu'à former cette baie où se trouve aujourd'hui la chute abrupte. [...] Les gens d'ici disent qu'ils n'ont jamais vu d'arc-en-ciel se former dans cette eau. Parfois, on entend parfaitement le bruit de la chute jusqu'à Québec, qui est à deux lieues au sud de cet endroit, et c'est signe alors que le vent est au nord-est. »

> Pehr Kalm, 1749

^ Un pêcheur à la chute Montmorency.  
Photo : Ville de Québec.

^ Le parc de la Chute-Montmorency se trouve à la jonction de trois grands ensembles morphologiques : le Bouclier canadien, les Basses-Terres du Saint-Laurent et les Appalaches.





La rivière Beauport, dans la partie ouest de l'arrondissement, a un parcours tout aussi tumultueux. Surnommée d'abord « ruisseau de Lours », puis « rivière Sainte-Marie », elle s'abreuve au lac Caché, dans la partie nord de Sainte-Thérèse-de-Lisieux. À cette hauteur, soit 233 mètres, la rivière amorce une course effrénée de 10 kilomètres, encouragée par une quinzaine de petits cours d'eau, dont le ruisseau des Écailles, le ruisseau Rouge, le ruisseau Peuvret, qui sont ses tributaires. Les rives, demeurées boisées dans la partie nord, se dénudent à mesure que l'on approche de l'autoroute Félix-Leclerc, là où l'on pratiquait l'agriculture. Puis, à moins de deux kilomètres de l'embouchure, la rivière retrouve son état sauvage alors que ses

rives escarpées lui redonnent son intimité. Là elle s'enveloppe d'une végétation composée de bouleaux, d'ormes, de saules et de trembles qui la gardent bien au frais durant l'été. C'est aussi dans ce secteur, plus précisément à la hauteur de la halte Armand-Grenier, qu'une cascade a sculpté des marches naturelles et que la rivière renferme de nombreux fossiles. À cet endroit, la rivière fait un saut spectaculaire d'une dizaine de mètres avant de s'abandonner au fleuve.

Un peu plus au nord, à la hauteur de Sainte-Thérèse-de-Lisieux, le patrimoine naturel se confond avec les lacs et la forêt. Ces lacs qui parsèment le territoire, on en dénombre une bonne trentaine au total, dont certains

aménagés de main d'homme pour la villégiature, à dater des années 1940. Les lacs des Chicots, Saint-Louis, des Roches et du Délaissé font partie d'un ensemble de plans d'eau plus ou moins fréquentés où habite encore une faune sauvage. C'est en effet jusqu'au nord de l'arrondissement que la forêt, au fil des siècles, a été repoussée. La forêt laurentienne, qui occupe aujourd'hui plus de 30% du territoire de l'arrondissement, recèle plusieurs espèces arborescentes : l'érable rouge, le sapin, l'épinette rouge, le thuya, le hêtre, l'érable à sucre et le bouleau blanc. Les nombreuses coupes effectuées dans les siècles précédents ont contribué à modifier le couvert forestier. Le hêtre a profité de ces perturbations pour se multiplier.

Quant au sous-sol, il se dénude ici et là pour apparaître au grand jour. Des terrasses, des carrières de calcaire et de sable à ciel ouvert et des rives escarpées de certains cours d'eau laissent deviner une richesse géologique exploitée. Le calcaire dit de Trenton, abondant sur la côte de Beauport, possède une belle texture et une couleur attrayante : gris brunâtre à l'extraction, il développe une teinte bleu gris avec le temps. Disposé en lits horizontaux d'environ 20 centimètres d'épaisseur, le calcaire est une pierre à grain fin résistant bien aux intempéries et particulièrement facile à extraire et à tailler.

Les habitants de Beauport l'ont vite compris : ils l'utilisent sous forme de moellons bruts pour les fondations et comme pierre de taille pour les murs. Lorsque le calcaire est de faible épaisseur, il entre dans la fabrication de la chaux. Dans le secteur de Sainte-Thérèse-de-Lisieux, la composition du sous-sol diffère : le sable et le gravier y prédominent. Aussi, des dépôts sablonneux relativement épais, typiques de cette partie du piedmont laurentien, ont donné lieu à l'exploitation de sablières qui ont servi notamment lors de la construction du réseau routier de la région de Québec.

Par sa morphologie, l'arrondissement de Beauport se présente tel un long belvédère d'observation qui offre des panoramas exceptionnels sur des paysages naturels et humanisés. Ainsi se succèdent des perspectives visuelles nombreuses et remarquables sur le fleuve Saint-Laurent, l'île d'Orléans, le promontoire de Québec et la côte de Lévis. Les rues situées au sud de l'avenue Royale, en particulier dans les secteurs de Courville et de Villeneuve, se prêtent bien à la découverte de ces panoramas.

▼ Une petite plaine en culture s'étend devant la maison généralice des Sœurs de la Charité et offre une vue exceptionnelle sur la colline de Québec.





## DE LA CHAUX, DE LA BIÈRE ET DE LA TOILE DE COTON

**A**vec son parc industriel qui génère des centaines d'emplois, l'arrondissement de Beauport participe pleinement au dynamisme économique de la ville. Ce qui est moins connu toutefois, c'est la longue tradition beauportoise dans le domaine de l'exploitation et de la transformation des matières premières.

Sous-sol riche en calcaire, terre féconde, cours d'eau généreux, forêts abondantes...

Tous les éléments sont là pour attirer très tôt des producteurs de pierre, de chaux, de bière, de planche ou d'électricité. Caractéristiques d'une époque et d'un savoir-faire, gagne-pain de plusieurs générations ou initiatrices d'agglomérations ouvrières, les entreprises industrielles établies sur le territoire valent qu'on retrace leur histoire. Encore actives, ou disparues après des décennies, voire des siècles d'existence, elles forment des jalons importants de la vie beauportoise.

^ La carrière d'Elzéar Verreault vers 1929.  
AVQ ; photographie William Bertrand Edwards ;  
collection Michel Bédard ; 100/5.5/02.



## « LA BADEAUDE » AUX COMMANDES DE LA CARRIÈRE

Née à La Rochelle, en France, Jeanne Badeau (vers 1639-1706) épouse Pierre Parent en 1654, peu après son arrivée dans la seigneurie de Notre-Dame-des-Anges. Celle qu'on appelle parfois « la Badeaude » donne naissance à 18 enfants dont des triplets célèbres : les « jumeaux de Beauport ». Fait tout aussi remarquable pour l'époque, elle administre la carrière de pierre de son mari, comme l'attestent des contrats signés avec le Séminaire et les Ursulines à la fin du siècle. Jeanne s'engage alors à fournir la chaux, la pierre de taille et la pierre commune nécessaires à divers travaux.

### Le renommé calcaire de Beauport

Par sa qualité et parce qu'il est facile à tailler, le calcaire de Beauport acquiert une réputation enviable dès les débuts de la colonie. On l'utilise pour les ouvrages de maçonnerie et la construction de plusieurs maisons et édifices de la région, comme le monastère des Ursulines, le Séminaire de Québec et l'église de Notre-Dame-des-Victoires.

Les principaux gisements se trouvent de part et d'autre de la rivière Beauport, surtout du côté ouest où les Jésuites exploitent une carrière dès 1651. Quelques années plus tard, l'entreprise passe à Pierre Parent, boucher de son métier, qui en assure la bonne marche avec son épouse, Jeanne Badeau. Source d'emploi pour de nombreux tailleurs de pierre et manœuvres, la carrière reste dans la famille Parent jusqu'en 1912, puis elle est vendue au marchand Elzéar Verreault, propriétaire pendant plusieurs décennies. Toujours exploitée après des siècles d'activité, la carrière appartient aujourd'hui à Unibéton qui produit surtout de la pierre concassée pour les routes, le remplissage et le béton.

Le calcaire sert également à la production de chaux, obtenue en cuisant les pierres à intensité maximale pendant près de quatre jours, jusqu'à ce qu'elles deviennent blanches ou jaunes. On laisse la chaux vive refroidir encore plusieurs jours, avant d'écraser les résidus pour obtenir une poudre. Mélangée à du sable et de l'eau, parfois à un peu de poil de bœuf pour en améliorer la résistance, la « chaux éteinte » se transforme en mortier, un liant indispensable en construction. On l'utilise aussi comme fertilisant, désinfectant ou crépi, un enduit qui protège les murs de pierre.

Revenu d'appoint souvent salubre, la fabrication de la chaux se répand dès la fin du 17<sup>e</sup> siècle chez plusieurs agriculteurs. Mais elle se fait aussi à grande échelle par des « chauffourniers » qui disposent parfois de plusieurs fours et même d'ouvriers. En 1861, il y a plus de cent fours à chaux dans l'ensemble de la paroisse de Beauport, surtout dans les rangs, où affleurent les couches minces de calcaire, propres à cette industrie. Beauport produit alors annuellement près de 18000 barriques de chaux, destinées surtout au marché de Québec.

^ Des ouvriers de la carrière en 1920.  
AVQ; collection Michel Bédard; 200/5.2/02.

^ La carrière est exploitée depuis 350 ans.

## Produire du whisky et de la bière : le premier complexe industriel

En 1792, un groupe d'hommes d'affaires de Québec, dirigé par le marchand John Young, implante une distillerie à l'ouest de la rivière Beauport, sur un terrain délimité par le chemin Royal et les actuelles avenue de la Station et rue Saint-Victorien. L'entreprise est composée d'au moins six bâtiments de pierre – dont l'ancien moulin à farine seigneurial – qui renferment « l'alambic, la drêche, le grenier, les mécaniques, etc. » et qui « communiquent les uns avec les autres » (Joseph Bouchette, 1815). Muni d'équipements modernes, dont une machine à vapeur, le premier complexe industriel de la paroisse de Beauport compte vers 1800 une trentaine d'employés, œuvrant surtout à la malterie et aux alambics. La distillerie consomme environ 60000 boisseaux d'orge par année, un important stimulant pour l'agriculture locale. Le whisky peut être expédié par bateau car la rivière est navigable à son embouchure.

Aussi prometteuse soit-elle, la Young Company connaît des difficultés financières qui l'obligent à fermer en 1810. D'autres distilleries et brasseries lui succèdent sur le site, jusqu'à l'ouverture, en 1895, de la Compagnie de brasserie de Beauport.



^ La Brasserie de Beauport, démolie en 1932. AVQ ; fonds Ville de Beauport.

Dès le début du 20<sup>e</sup> siècle, cette entreprise d'importance vend annuellement près de 25000 barils d'une bière de qualité, bénéficiant de l'eau calcaire de la rivière. Mais là encore, faute de clientèle, c'est la faillite. La brasserie ferme en 1910 et ses installations sont démolies une vingtaine d'années plus tard.

## Clous, farine et allumettes : les bienfaits de l'énergie hydraulique

Dès les débuts du peuplement, l'énergie hydraulique sert au fonctionnement des moulins à farine des seigneuries de Beauport et de Notre-Dame-des-Anges.

Alimenté par le ruisseau du Moulin, dans le secteur de Giffard, le moulin à clous Méthot vers 1895. AVQ ; collection Michel Bédard ; 100/5.1/01.



< Une publicité de la Brasserie de Beauport.

Mais c'est surtout au cours du 19<sup>e</sup> siècle que l'on utilise le plein potentiel des cours d'eau de la paroisse. Sur la rivière Beauport, en amont de la distillerie-brasserie, une série de moulins sont construits pour fabriquer des clous, du tabac, de l'huile de lin, de la planche ou du vinaigre. Jean-Baptiste Renaud, par exemple, y tient le plus gros



^ Des planches sorties des moulins Hall du Bas-du-Sault (Montmorency), en 1875. BANQ-Q ; photographie Louis-Prudent Vallée ; P1000.

moulin à farine de la région de Québec et Alfred Robitaille, propriétaire de la Robitaille Eureka Distillery, y produit du rye, un whisky à base de seigle.

Tous les cours d'eau d'importance de la paroisse sont exploités. Sur la rivière de la Cabane aux Taupières, on trouve des moulins à clous, à allumettes et à farine. La Montmorency accueille surtout des entreprises liées à la transformation du bois, dont la réputée scierie de Peter Patterson, établie au pied de la chute en 1811. Considérée comme la principale scierie en Amérique du Nord britannique, elle produit des pièces utiles à la construction navale et plus tard, sous la direction de George Benson Hall, de la planche et divers produits de bois : piquets, bardeaux, lattes, etc.

À un kilomètre en amont de la chute, Édouard Vachon gère également un moulin à scie, à partir de 1883. Encore plus haut, sur le site actuel du camping municipal de Beauport, le moulin à écorcer Montmills

est en fonction pendant presque toute la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle. On achemine les billots jusqu'au fleuve par une spectaculaire dalle sur pilotis, construite en 1930 et démolie une quinzaine d'années plus tard. Longue de plus de trois kilomètres, elle passe aux limites des secteurs de Courville et de Villeneuve pour aboutir à l'endroit où se croisent aujourd'hui les autoroutes Félix-Leclerc et Dufferin-Montmorency.

#### Et la lumière fut

Dans le domaine de la production d'électricité, l'arrondissement de Beauport peut se vanter d'être un véritable précurseur. En 1884, la Quebec & Levis Electric Light Company transforme une ancienne fabrique de seaux et de manches à balai des établissements Hall en centrale hydro-électrique, la première au Québec. Installée au pied de la petite chute Montmorency, appelée le « Voile de la Mariée », la centrale produit de l'électricité à l'aide d'un générateur à turbine.

## LE HÉROS DE L'ÉLECTRICITÉ

Le 30 septembre 1885, le journal *Le Canadien* ne cache pas son enthousiasme devant l'exploit de l'ingénieur Sigismund Mohr, « le héros de l'électricité », qui réussit à transporter le « fluide » produit par la chute Montmorency « comme par une baguette magique ». Une semaine durant, le gérant de la compagnie d'électricité répète sa prouesse et complique même sa démonstration en coupant le courant pour le rétablir l'instant d'après. C'est le délire ! À la suite de pétitions, les habitants de Québec obtiennent qu'on installe des lumières électriques dans la ville.

Événement de taille, la compagnie réussit en 1885 à transporter l'électricité sur une grande distance : il s'agit là encore d'une première au pays ! L'expérience, qui se déroule le soir du 29 septembre, rassemble 20 000 personnes à la terrasse Dufferin de Québec, située à environ 12 kilomètres de la centrale. À l'heure prévue, dans l'obscurité complète, 34 lampes à arc éclairent soudainement les lieux « comme en plein jour ». L'exploit est accompli grâce aux compétences de l'ingénieur Sigismund Mohr, un immigré juif d'origine polonaise établi à Québec depuis une quinzaine d'années.



< La Dominion Textile au pied de la chute Montmorency. ASAHB.

Au cours de la dernière décennie du 19<sup>e</sup> siècle, une nouvelle centrale plus puissante est construite à l'est de la première, puis on en aménage une seconde dans le secteur des Marches naturelles, au début du 20<sup>e</sup> siècle. Leur production permet d'alimenter plusieurs industries et aussi de faire rouler le tramway électrique de Québec. Devenue la Quebec Railway Light, Heat and Power Company à la suite de fusions et plus tard la Quebec Power, la compagnie met fin à ses activités de Montmorency en janvier 1964, au moment où le gouvernement du Québec nationalise l'électricité.

#### À l'ère des usines

En 1905, la Montmorency Cotton Mills, installée au pied de la chute Montmorency depuis 15 ans, fusionne avec trois autres usines du Québec pour former la Dominion Textile. Beauport entre alors dans l'ère industrielle moderne avec l'établissement

sur son territoire d'une entreprise à grand capital, mécanisée et utilisant une abondante main-d'œuvre peu coûteuse. Soulignons aussi qu'elle transforme une matière première importée : le coton. Bien pourvue en électricité, desservie par le chemin de fer et le fleuve, l'usine s'agrandit, se modernise et varie sa production : serviettes, couvertures, « flannelette », coton à sacs de grains ou de farine, fil, ficelle, vadrouilles... Le nombre d'ouvriers sans cesse grandissant entraîne par ailleurs le développement de deux villes ouvrières, Montmorency et Courville.

Devenue une multinationale dans les années 1960, la Dominion Textile doit affronter de sérieuses difficultés, dues en particulier à la concurrence des pays asiatiques, à l'apparition de produits synthétiques et au relâchement des barrières douanières qui protégeaient le marché. Après la récession économique de 1982,

il reste à peine 400 employés à l'usine de Montmorency, qui 40 ans auparavant en comptait plus de 2000. L'entreprise met fin à ses activités en 1986 et ses installations sont démolies quelques années plus tard.

Une autre entreprise d'envergure s'installe dans le secteur de Villeneuve en 1953 : Ciment du Saint-Laurent, propriété de la multinationale suisse Holderbank Glaris Financière SA. L'usine, construite en bordure du boulevard Sainte-Anne, s'approvisionne tout près, à d'immenses carrières de calcaire et de schiste, encore visibles aujourd'hui. Dominant le paysage avec sa cheminée de 122 mètres de hauteur, la cimenterie est une « ruche bourdonnante d'activité » où travaillent plusieurs centaines d'ouvriers. Dès 1963, sa capacité de production dépasse les 600 000 tonnes métriques par année. Le ciment servira entre autres à construire le pont-tunnel Louis-Hippolyte-La Fontaine à Montréal et l'hôtel Loews-Le Concorde à Québec.

Ciment du Saint-Laurent, qui compte encore près de 500 employés au début des années 1980, cesse ses activités en 1997, quelques années après la fermeture de sa voisine, Brique Citadelle. Cette dernière, une autre importante entreprise beauportoise, active pendant une quarantaine d'années, fabriquait des milliers de briques à l'heure dans ses fours-tunnels ainsi que des drains agricoles et de la terracotta. Désaffectées, les deux usines seront démolies.

#### Une multitude d'autres entreprises

Plusieurs autres entreprises industrielles s'établissent dans l'arrondissement après la Seconde Guerre mondiale. Elles sont nombreuses dans le domaine de l'alimentation, surtout dans la boulangerie où l'on compte notamment la Coopérative de Beauport, Pain Simard ou Pain Léon, une maison




^ Le travail à la chaîne à la confiserie d'Hervé Cantin. *ASAHB*



^ Une rampe de galerie formée de retailles de lames de patins.

^ Des ouvrières à l'œuvre en 1979 à l'usine de lames de patins. *BAnQ-Q ; photographie Claude Gaboury ; E10.*

## AUX ORIGINES DE SICO



La compagnie Sico est fondée à Saint-Roch par Arthur Sicard, également inventeur des chasse-neige qui portent son nom. Propriétaire de plusieurs immeubles, il se lance dans la fabrication artisanale de la peinture pour entretenir ses propriétés à peu de frais. En 1935, désirant écouler ses surplus, l'inventeur fonde Sico Paint, un nom issu de Sicard et de couleurs. Il crée ses mélanges à l'aide de blanc de plomb, d'oxyde de zinc, d'huile de lin, de térébenthine et de pigments, dans une gamme de couleurs mise au point par des amies. Les spécialités de la maison: à 1,50\$ le gallon, le gris à galerie et la peinture à grange rouge ocre. En 1937, Sicard vend son nom et ses recettes pour la somme de 450\$.

fondée par Arthur Ferland au début du 20<sup>e</sup> siècle et qui deviendra plus tard Gailuron puis Multi-Markes. Dans le secteur de Giffard, la confiserie d'Hervé Cantin, fondée en 1947, forme aujourd'hui l'une des quatre usines de la compagnie Aliments Original.

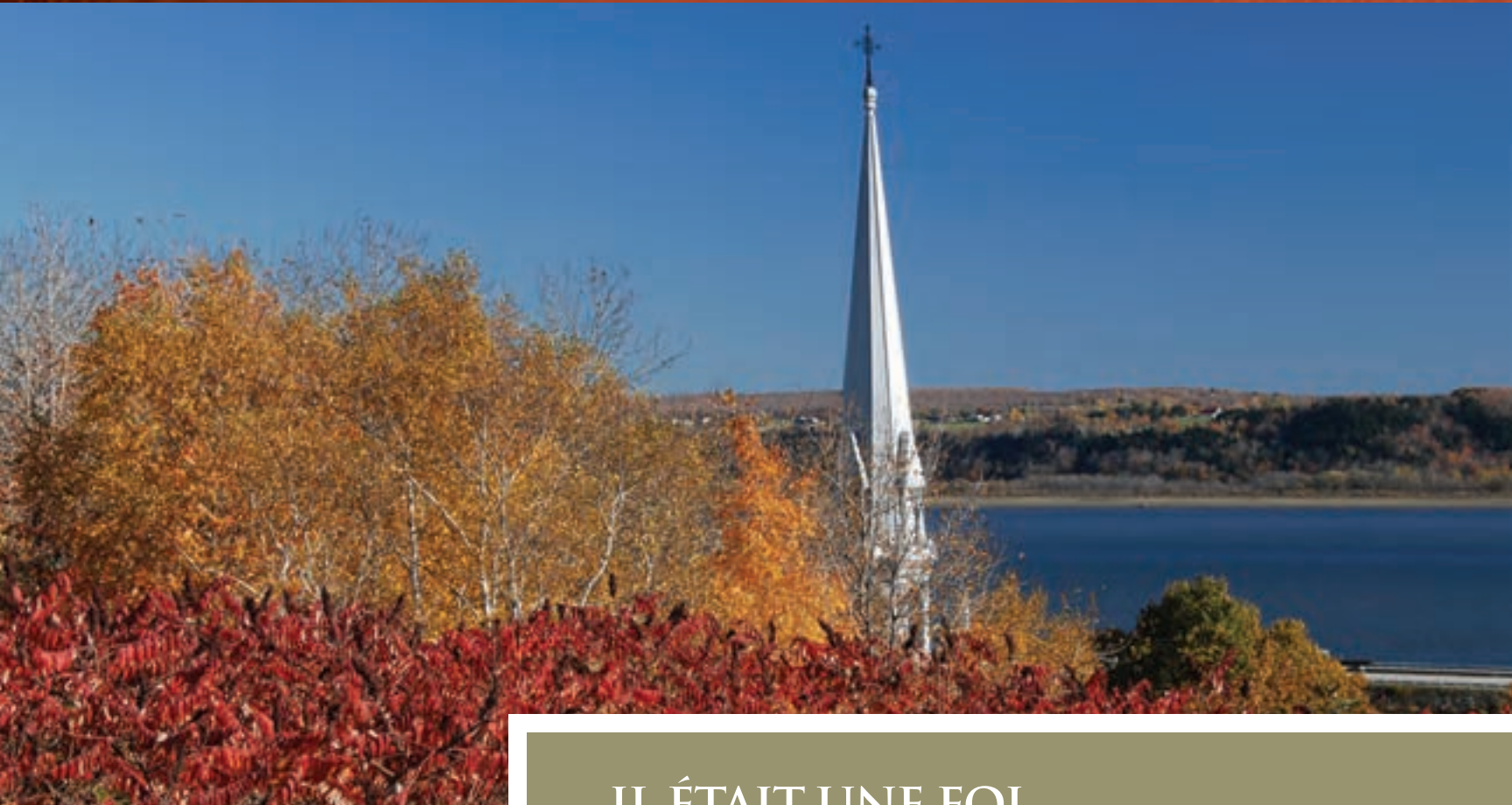
Offrant des terrains de bonnes dimensions, intéressants donc pour l'industrie, le boulevard Sainte-Anne accueille plusieurs entreprises dans l'après-guerre. On y trouve entre autres la St. Lawrence Manufacturing, fondée en 1946 par Georges Couture et aujourd'hui disparue, qui deviendra, dit-on, la plus importante usine de lames de patins

au monde. Ses retailles de métal orneront pendant longtemps les balustrades des galeries de Beauport.

Mentionnons aussi la compagnie Sico, qui s'installe boulevard Sainte-Anne en 1947. Alors propriété de Roméo Filion et des frères Henri et Marcel Deslauriers, la fabrique de peinture brevetée connaît une expansion rapide et même la notoriété. Acquise en 2006 par la société néerlandaise Akzo Nobel, elle conserve son siège social à l'usine de Beauport, spécialisée aujourd'hui dans la fabrication de peinture au latex.

Bien d'autres entreprises voient le jour dans l'arrondissement: l'imprimerie J.-B. Deschamps, par exemple, fondée en 1926, ou les Constructions du Saint-Laurent, boulevard des Chutes, en fonction depuis 1947. On pourrait aussi mentionner les nombreuses fabriques de portes et fenêtres ou de meubles, celles qui sont spécialisées dans les produits métalliques, des scieries... La liste est longue! L'arrondissement de Beauport conserve toujours bien vivante une tradition industrielle déjà vieille de 350 ans.





## IL ÉTAIT UNE FOI

L'histoire de l'arrondissement de Beauport est marquée par l'engagement de l'Église catholique dans les domaines hospitalier, scolaire, social, agricole et bien sûr religieux. Cette présence de l'Église laisse deviner une emprise foncière considérable sur le territoire. Ainsi, vers 1663, les Jésuites possèdent environ 850 000 arpents sur la côte de Beauport. Aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles, l'arrondissement accueille plusieurs

communautés religieuses. Des couvents, un orphelinat, des exploitations agricoles et des propriétés conventuelles sont des signes tangibles de leur présence. D'autres manifestations de la foi, directement associées à la pratique du culte et à ses rituels, s'incarnent dans les églises, les cimetières, les presbytères, les chapelles, dont une anglicane, et aussi, dans une moindre mesure, les calvaires et les croix de chemin.





▲ La place de l'église de La Nativité-de-Notre-Dame.  
Photo : Ville de Québec.

### Les églises : des points d'appel dans le paysage

Sans contredit, l'église demeure le symbole le plus apparent de la foi dans l'arrondissement de Beauport. Son emplacement au cœur de chacun des quartiers, son architecture parfois très accomplie et ses richesses patrimoniales contribuent à son rayonnement. Les églises actuelles témoignent donc d'une tradition religieuse, bien que les plus anciennes, celles des secteurs de Beauport, Courville et Montmorency, aient à peine un siècle d'existence.

L'église de La Nativité-de-Notre-Dame (secteur de Beauport), avec son presbytère et son cimetière, est un véritable lieu de mémoire puisque le noyau paroissial perpétue le souvenir, depuis le 17<sup>e</sup> siècle, de cinq édifices religieux. La première église, en pierre, est apparue en 1676 et fera place à deux autres, l'une en 1722, l'autre en 1850, qui sera détruite par un incendie. Une quatrième lui succède en 1890, elle aussi incendiée. L'église actuelle, érigée à même les murs de la précédente, est inaugurée en 1918. L'architecte Georges-Émile Tanguay (1858-1923) en signe les plans,



▲ Le retable de l'église de La Nativité-de-Notre-Dame, réalisé d'après les dessins d'Adrien Dufresne.

tandis qu'Adrien Dufresne (1904-1983) conçoit le maître-autel et les autels latéraux.

L'intérieur de l'église, d'inspiration gothique, avec ses boiseries très foncées et sa polychromie d'époque, est somptueux. La longueur de la nef, les voûtes hautes et étroites, les nombreux piliers en succession et les fenêtres en ogive confèrent une allure grandiose à ce temple. Le chemin de croix, avec ses trois mètres de haut, est probablement l'un des plus grands chemins de croix importés au Canada.

L'église de Saint-Grégoire-de-Montmorency ouvre ses portes en 1898, au sein d'un quartier ouvrier. Elle constitue un bel exemple d'église de village, avec son plan en croix latine et une tour-clocher centrale. Adrien Dufresne conçoit des plans d'agrandissement en 1946. Le Christ en croix de Médard Bourgault, les vitraux et le chemin de croix contribuent à la valeur patrimoniale de ce temple.

L'église de Saint-Louis-de-Courville, vue de la rive sud du Saint-Laurent ou de l'île d'Orléans, est un point de repère remarquable dans le paysage, ses clochers se découpant sur la ligne d'horizon. Son architecture d'inspiration romane renferme un détail de construction inédit pour l'époque : à la suite de l'incendie du premier temple, édifié entre 1917 et 1919, la nouvelle église est pourvue de murs intérieurs en béton

armé, ce qui en fait l'un des premiers lieux de culte ignifuges à Québec. Au courant des années 1970, suivant les préceptes émis par Vatican II, l'intérieur subit d'importantes modifications : l'ancien maître-autel, les stalles du chœur, la chaire, les autels latéraux et des tableaux sont enlevés pour laisser place à des pièces modernes dont un chemin de croix, œuvre de Chantal Desgagnés. Toutefois, les bancs anciens ont été conservés.





## UN RÉSIDANT CÉLÈBRE : ADRIEN DUFRESNE

L'église de Saint-Ignace-de-Loyola (secteur de Giffard) date de 1934. Elle est avant tout le témoignage de la ténacité du curé Joseph-Arthur Gauthier qui, à partir de 1919, organise une collecte appelée « la part de Dieu ». En pleine crise économique, en 1932, le curé parvient à recueillir une somme de 100 000 \$... presque un miracle. Reprenant quelques caractéristiques de l'architecture médiévale, elle reflète l'influence de la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré. C'est un résidant de Giffard, l'architecte E. Henri Talbot, qui en a dessiné les plans.

^ L'église de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus.  
Photo : Ville de Québec.

^ L'intérieur de l'église de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus. APSTEJ.

< La place de l'église de Saint-Louis-de-Courville, remarquable par son presbytère et son temple.

Conçue par Adrien Dufresne, disciple de l'architecte français Dom Paul Bellot, l'église de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus (secteur de Sainte-Thérèse-de-Lisieux), érigée en 1936, témoigne de la modernisation du temple catholique. Dom Bellot, à qui l'on doit entre autres les plans de l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac, introduit une manière nouvelle de concevoir les édifices religieux. Adrien Dufresne s'en inspire, utilisant l'arc parabolique et la brique de différentes couleurs afin de créer des motifs géométriques et des jeux de polychromie en guise de décor intérieur. L'église de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus participe aussi de cet esprit en intégrant à sa construction des matériaux peu dispendieux. Dufresne choisit d'ailleurs une pierre de Beauport, un moellon légèrement coloré qui accentue l'aspect rural et rustique de l'édifice. Au lendemain d'un tremblement de terre, survenu en 1988, on a dû abattre le clocher et renforcer les arcs intérieurs.

Adrien Dufresne naît à Beauport le 18 juin 1904. Il fréquente l'École des beaux-arts de Québec et poursuit ses études en Europe où il rencontre l'architecte Dom Paul Bellot, moine bénédictin. Influencé par les travaux du moine, Adrien Dufresne intègre le dom-bellotisme à plusieurs de ses réalisations. Il signera une quarantaine d'églises et de chapelles. Son œuvre la plus remarquable est la basilique Notre-Dame-du-Cap, à Cap-de-la-Madeleine, érigée en 1964. À Beauport, où il a résidé, il signe les plans du Centre hospitalier Robert-Giffard et de plusieurs autres édifices : église, école, bureau de poste, centre récréatif, poste de pompiers et maisons privées. Adrien Dufresne meurt à Beauport, le 12 mars 1983.

## LE CURÉ GAUTHIER

Le parc des Martyrs, dans le secteur de Giffard, évoque de nombreuses manifestations religieuses populaires qui s'y sont déroulées à l'initiative de l'abbé J.-Arthur Gauthier, curé de la paroisse de Giffard de 1919 à 1956. En face du cimetière, le curé Gauthier fait d'abord ériger une chapelle dédiée aux Saints Martyrs canadiens, selon les plans de Gérard Morisset, qui sert aussi de charnier durant l'hiver. Paysagiste à ses heures, il décide d'aménager près du cimetière un parc « unique en son genre dans notre province ». C'est ainsi que le parc des Martyrs est doté de plusieurs aménagements en petits cailloux ramassés par les paroissiens lors de corvées : une grotte de Lourdes, une porte du ciel, une tour de David et des bassins d'eau. Entre 1927 et 1950, le curé y organise des processions tous les dimanches de l'été. Plus tard, le parc des Martyrs est divisé. Aujourd'hui, seuls subsistent la chapelle, le monument dédié aux martyrs et le cimetière.

Dans le cimetière, on aperçoit de longues rangées de croix blanches identiques. Le curé Gauthier voulait ainsi signifier que nous sommes tous égaux dans la mort.

Cortège funèbre. *ASAHB.*



Apparues tardivement, dans la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle, les trois autres églises de l'arrondissement sont des « installations » temporaires destinées à faire place à des temples plus somptueux. Mais ces derniers ne verront jamais le jour. Ainsi l'église de Saint-Thomas, dans le secteur de Villeneuve, est construite avec du bois récupéré de baraques militaires. Avenue Saint-Samuel, l'église de Notre-Dame-de-l'Espérance, avec son toit en appentis, est aussi d'une grande sobriété. Enfin, l'église de Sainte-Gertrude, avenue de l'Éducation, adopte l'architecture d'un hangar industriel typique de cette époque.

La chapelle St. Mary, construite en 1903, doit son existence à la mission anglicane fondée dès 1860 dans le secteur de la chute Montmorency. Cette communauté s'agrandit à la suite de l'implantation d'une filature de coton au pied de la chute ainsi qu'avec l'ouverture de l'hôtel Kent House. Construite en pierre à bossage, la chapelle d'inspiration néogothique ne possède ni tour ni clocher. Depuis 1994, cette propriété privée fait partie du site historique classé de la Chute-Montmorency.





### Les propriétés conventuelles

L'arrondissement de Beauport a été la terre d'accueil d'au moins 13 communautés religieuses entre 1886 et 1948. Il faut dire qu'à partir du milieu du 19<sup>e</sup> siècle, les autorités ecclésiastiques de la province multiplient les communautés afin de participer au développement de la société québécoise, en particulier dans les domaines de l'éducation et de la santé publique. Plusieurs

s'établissent à Beauport de leur propre initiative, d'autres sont parfois sollicitées par les curés des paroisses. C'est le cas des Frères des écoles chrétiennes qui arrivent à Beauport en 1907, suite à la demande du curé Louis-Anselme Déziel.

L'une des premières communautés religieuses féminines à s'installer dans l'arrondissement, la Congrégation de Notre-Dame, se destine principalement à l'éducation. Son

action est associée à un couvent construit en 1886. Aujourd'hui, l'ancien couvent constitue un des éléments patrimoniaux d'intérêt du secteur de Beauport.

▲ L'ancien couvent des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, au 11 avenue du Couvent.



Les Sœurs de la Charité de Québec, déjà actives auprès des malades psychiatriques, s'occupent aussi des orphelins. Sur leur domaine de Saint-Michel-Archange, elles font construire un orphelinat qui logera garçons et filles. En 1925, le nouvel établissement, baptisé Mont d'Youville, peut accueillir 600 enfants. Il se trouve à la jonction nord-ouest de l'autoroute Félix-Leclerc et de l'avenue du Bourg-Royal. Au début des années 1960, l'orphelinat devient un Centre jeunesse du Québec. Toujours sur leur domaine de Saint-Michel-Archange, les Sœurs de la Charité procèdent, en 1957, à une troisième construction d'importance, une maison généralice (aujourd'hui au 2655, rue Guillaume-Le Pelletier). De nos jours, cet imposant édifice est ceinturé de champs en culture sur trois côtés et la propriété offre des vues exceptionnelles sur les arrondissements de La Cité et de Beauport ainsi que sur le Saint-Laurent et l'île d'Orléans.

Les Sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie font édifier en 1939 la maison provinciale Saint-Joseph (37, avenue des Cascades) qui abrite, outre l'administra-

### C'est le mois de Marie, c'est le mois le plus beau...

*« Les deux institutrices de la petite école étaient des religieuses. L'enseignement de la religion ne se faisait pas seulement à l'école. On devait aussi de temps en temps se rendre à pied au couvent des Sœurs Dominicaines Missionnaires Adoratrices, qui se trouvait à plus de un kilomètre de l'école, pour différents événements ou offices religieux (l'endroit où nos deux institutrices étaient pensionnaires). D'ailleurs, ces dernières faisaient le trajet jusqu'à la "p'tite école" à pied, matin et soir. Quelquefois aussi durant le mois de mai (le mois consacré à la Vierge Marie), la classe des plus vieux devait marcher jusqu'à l'église de Beauport afin d'assister à la messe ou à d'autres cérémonies religieuses (au moins deux kilomètres dans chaque direction). »*

> Réjean Binet, vers 1955

tion, un noviciat, une école normale ainsi qu'une infirmerie pour les sœurs. Sur leur vaste domaine, les religieuses s'adonnent à l'agriculture et entretiennent un grand jardin ; le cimetière de la communauté y est également aménagé. En 1964, en face

de la maison Saint-Joseph, elles érigent une autre maison provinciale (30, avenue des Cascades) qui loge aussi l'externat Saint-Cœur-de-Marie, où elles poursuivent toujours leur mission d'éducation.



D'autres communautés religieuses féminines s'implantent dans l'arrondissement. C'est le cas des Sœurs de Sainte-Chrétienne, qui fondent un couvent à Giffard près de l'église. Les Sœurs oblates missionnaires de l'Immaculée-Conception s'installent aussi à Giffard, mais pour un court laps de temps. Les Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel-Secours ouvrent pour leur part la maison du Fargy, aujourd'hui le Centre d'accueil Orléans, un hospice transformé en orphelinat. Quant aux Sœurs de Sainte-Jeanne-d'Arc, elles s'établissent au presbytère de Beauport à compter de 1941 pour apporter leur soutien aux prêtres. Enfin, la congrégation des Dominicaines missionnaires adoratrices, née à Beauport en 1945, se destine à l'enseignement.

- ^ L'une des dernières croix de chemin de l'arrondissement, près du 993 de l'avenue Royale.
- < La maison généralice des Sœurs de la Charité dans un environnement agricole.
- > La classe de 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> année de sœur Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, dominicaine missionnaire adoratrice, en 1956. Collection Réjean Binet.

Arrivées plus tardivement, entre 1900 et 1950 pour la plupart, et en nombre plus restreint, les communautés religieuses masculines exerceront leur influence à peu près uniquement dans le domaine de l'éducation des garçons. Parmi celles-ci, mentionnons les Pères missionnaires du Sacré-Cœur, présents pendant plus de 50 ans et dont le nom est associé à la propriété appelée Mont des Lilas ainsi qu'au père François Bourrin, qui y fonde un collège. Les Frères des écoles chrétiennes, premiers arrivés, ouvrent une école d'enseignement primaire supérieur pour garçons. Les Pères Blancs missionnaires d'Afrique fondent un noviciat dans le secteur d'Everell et les Frères de la Charité leur succèdent dans le même édifice.

Aujourd'hui, l'arrondissement de Beauport conserve en ses murs un patrimoine religieux original et diversifié. Qu'il s'agisse de l'église de La Nativité-de-Notre-Dame, du parc des Martyrs ou encore de l'ensemble des propriétés conventuelles, ces constructions sont autant de repères spatiaux et symboliques qui rendent compte de l'évolution de la communauté beauportoise. En parcourant les rues de l'arrondissement, il ne fait nul doute qu'il était une foi...

### Chicane de clocher entre le curé Déziel et les missionnaires du Sacré-Cœur

*« Les Pères donnent, dans leur chapelle, le Salut du T.S. Sacrement plusieurs fois la semaine et les dimanches [...] ce qui attire naturellement un certain nombre de jeunes gens et de jeunes filles, ce qui fait désertier les offices de l'église. Or, je ne cesse de prêcher contre les fréquentations et les rencontres seul à seul et contre les sorties nocturnes qui présentent à Beauport, vous le savez, Monsieur, tant et de si grands dangers. Les Pères sont-ils autorisés, encore une fois, à contredire ma prédication ? »*

> Lettre du curé Déziel, à M<sup>gr</sup> L.-N. Bégin, archevêque de Québec, 18 février 1905







## LA MAISON À BEAUPORT

**M**aison de ferme, maison d'artisan, maison d'ouvrier, maison de compagnie, maison de notable, maison de villégiature, maison unifamiliale, immeuble d'appartements, autant d'appellations pour désigner la diversité du patrimoine architectural résidentiel qui se déploie, depuis 375 ans, dans l'arrondissement de Beauport. Au total, on y a recensé plus de 1 200 bâtiments d'intérêt patrimonial, antérieurs à 1950 : c'est l'une des plus riches concentrations de maisons ancestrales au Québec.

### L'âge de pierre de la maison

C'est en bordure des axes premiers de peuplement, le chemin Royal, l'avenue Royale, la rue Seigneuriale, l'avenue des Cascades, pour ne citer que ceux-là, qu'il faut rechercher les constructions centenaires. S'il ne reste plus trace du manoir de Robert Giffard, d'autres bâtiments témoignent d'une occupation ancienne. La tradition coloniale française de construire se perpétue d'abord dans le bourg du Fargy : l'habitant colonisa-

Le 997 de l'avenue Royale se distingue par son décor architectural élaboré.



La maison Girardin, construite au tournant du 19<sup>e</sup> siècle, abrite aujourd'hui un centre d'interprétation.  
*Photo : Luc-Antoine Couturier.*



teur loge dans une maison de plan presque carré, assise sur des fondations de faible hauteur, avec un toit à deux versants très pentu, une souche de cheminée désaxée par rapport au faîte et un fenêtrage minimal.

Au 600 de l'avenue Royale, la maison Girardin, classée monument historique en 1977, est sans nul doute un bel exemple d'habitation rurale d'inspiration française. Non loin de là, au numéro 588, la maison Pierre-Marcoux, datant du 17<sup>e</sup> siècle, est probablement le plus ancien spécimen de l'arrondissement ; la laiterie, appuyée sur le mur est de la maison, dénote encore ses origines rurales. Plusieurs demeures de cette époque, construites en pierre extraite des carrières de Beauport, traduisent bien ce lien entre l'habitation et les ressources naturelles du milieu.

La maison Poulin, aujourd'hui disparue, a été agrandie à plusieurs reprises. Le caveau à légumes atteste ses origines rurales.  
*BAnQ-Q ; photographie Edgar Gariépy ; P600.*





### Place à la « maison d'artisan »

C'est à partir de la fin du 18<sup>e</sup> siècle que la maison beauportoise affiche des transformations architecturales substantielles résultant à la fois de l'adaptation au milieu et des influences anglaises de l'après-Conquête. Si la réduction de la pente du toit, l'apparition d'une galerie et d'un avant-toit, la symétrie des ouvertures s'insèrent parmi les changements majeurs, il faut ajouter une autre particularité : un exhaussement plus ou moins grand des fondations permettant de compenser la pente du terrain. En parcourant l'avenue Royale, on peut observer cette façon de faire qui a eu une incidence directe sur l'occupation des lieux. Dans certains cas, en effet, la maison ne sert pas uniquement d'habitation, son sous-sol étant dévolu à une autre fonction.

S'il est d'usage pour les agriculteurs d'entreposer des légumes et de l'outillage au sous-sol, la maison aux fondations surhaussées trouve une nouvelle vocation. Des résidents de Beauport la désignent encore de nos jours comme la « maison d'artisan ». Cette appellation populaire prend sa source dans une réalité historique qui a marqué l'arrondissement durant tout le 19<sup>e</sup> siècle et même au-delà. En effet, des boulangers, des charrons, des cordonniers, des forgerons, des menuisiers, des tisserands, des vitriers installent leur atelier dans le sous-sol de ces maisons et vivent généralement aux étages supérieurs. Ainsi, au 127-131 de l'avenue des Cascades, Félix Charron établit une résidence-boutique. Le sous-sol de la maison Beaudoin, au 922-924 de l'avenue Royale, loge une boutique de cordonnier. La maison Crépault, au 3611 du chemin Royal, dans le secteur de

Giffard, abrite une boulangerie. Dans le secteur de Villeneuve, Elzéar Beaudoin exerce encore aujourd'hui, et cela depuis 1968, son métier de cordonnier dans le sous-sol de sa maison patrimoniale au 1062 de l'avenue Royale.

Dans la plupart des cas, cependant, la boutique d'artisan est évincée durant le 20<sup>e</sup> siècle pour laisser place à de nouveaux commerces : épicerie, banque, salle de billard, dépanneur, salon de coiffure, etc. Puis ces derniers, presque en totalité, sont transformés à leur tour en appartements ou récupérés pour agrandir l'espace familial de l'étage.

La « maison d'artisan » se caractérise par ses fondations exhaussées comme ici au 3661, chemin Royal. ^

La maison Laurent-dit-Lortie, qui date du début du 18<sup>e</sup> siècle, est un bel exemple de maison de notable. >

## La maison d'artisan

« Notre maison dite de l'artisan a maintenant plus de 125 ans. L'artisan possédait son atelier au rez-de-chaussée et habitait les étages supérieurs. C'est encore le cas aujourd'hui, car Denis et moi qui réalisons photos, livres et colliers avons le sentiment de redonner à la maison sa vocation d'atelier d'artisan. En demeurant dans le Vieux-Bourg, nous nous rebranchons sur l'histoire de Beauport... »

> Moïra Dompierre et Denis McKay, *Sur la route de la Nouvelle-France*, 2004

## Vastes demeures et oasis de verdure

La présence de ces artisans est liée à l'essor économique que connaît la côte de Beauport tout au long du 19<sup>e</sup> siècle, mais aussi à la croissance démographique : la population de Beauport atteint 2 000 personnes en 1830 et dépasse les 3 000 en 1861. Les artisans ne sont toutefois pas les seuls à définir le paysage bâti. De grandes familles bourgeoises, s'inspirant de la mode du temps, se font ériger des résidences à l'architecture monumentale où le pittoresque retient l'attention. On aménage jardins, étangs, vergers pour mettre en valeur sa

propriété... et sa fortune. Par exemple, les demoiselles de Salaberry agrémentent leur maison d'une allée bordée d'arbres, maison aujourd'hui abandonnée au fond d'un stationnement d'industrie (553, avenue Royale). Politicien et fonctionnaire, Herman Witius Ryland fait baptiser son domaine « Mont des Lilas ». Sa villa, transformée en école secondaire, abrite à présent l'école privée François-Bourrin (50, avenue des Cascades). L'industriel Peter Patterson, pour sa part, acquiert la maison Haldimand, devenue le Manoir Montmorency (2490, avenue Royale). Incendié et reconstruit sur le

même modèle, le manoir nous donne une idée de la somptuosité de ces propriétés.

Le développement économique favorise aussi, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, la multiplication des maisons de notables, médecins, notaires, juristes ou hommes d'affaires qui s'établissent près du cœur des villages, dans des résidences spacieuses. Ainsi, à l'ouest de l'ancien bourg du Fargy, au 512 de l'avenue Royale, se trouve la maison Pierre-Dumontier, qui se distingue par sa façade en brique d'Écosse, matériau rarement employé à Beauport où prédomine la pierre calcaire. Le maire fondateur de Courville, le docteur Joseph-Georges Larue, construit au 2228 de l'avenue Royale une maison tout en brique qui, en empruntant des éléments décoratifs à l'architecture du Moyen Âge, se démarque résolument de ses voisines. Dans le village de Beauport, la résidence du notaire Mercier, au 21 de la rue Saint-Edmond, celle de Jean-Baptiste Pouliot, capitaine au long cours, au 2 de la rue Chapais, celle du 5 de la rue du Temple, habitée par Arthur Jobin, marchand de fourrure, illustrent toutes la maison du notable de cette époque.

Avenue Royale, cette maison d'inspiration québécoise s'enorgueillit d'un escalier monumental et de balustres à motifs. Photo : Ville de Québec.







Le secteur d'Everell est un exemple tardif de l'architecture de villégiature. Le chemin de fer qui amène des touristes à Sainte-Anne-de-Beaupré draine aussi à Beauport des familles bien nanties de Québec, qui apprécient la vue sur le fleuve et l'île d'Orléans. Délimité au sud par le fleuve Saint-Laurent, au nord par la rue Sauriol, à l'est par la rue Francheville et à l'ouest par la rue du Manège, le secteur d'Everell devient un lieu de résidences d'été cossues après 1910. Généralement en bois et à deux étages, celles-ci sont revêtues de bardeaux de cèdre ou de planches à clin et percées de fenêtres sur toutes les façades. Le plan de base, souvent carré, se complique par l'ajout d'une ou de plusieurs annexes. Une galerie décorative ceinture la façade et les murs latéraux. Enfin, des tours imposantes, des tourelles, des pignons ajoutent une touche pittoresque à ces résidences d'été, comme aux 157, 169, 177 et 219 de la rue Sauriol. Ce type de maison se répand même sur le plateau, en bordure de l'avenue de la Falaise.

- ▲ Les maisons du secteur d'Everell se distinguent par leur ornementation.
- < Cette maison du 157 de la rue Sauriol illustre bien le goût pittoresque de l'époque.
- > Quelques maisons traditionnelles vers 1895. ASAHB ; collection Yves Beauregard.

## Maisons d'une autre époque

« *Le Manoir des Lilas : Sur une éminence au nord-ouest, il y a deux belles maisons de pierre, accompagnées de jardins et de pavillons, entourées d'un mur ; par leur situation extrêmement belle, et le magnifique point de vue dont on y jouit sur le bassin de Québec et les objets éloignés qui les environnent, elles attirent beaucoup l'attention.* »

> Joseph Bouchette, *Description topographique de la province du Bas-Canada*, 1815

Avec l'ouverture d'une voie rapide entre Québec et le pont de l'Île-d'Orléans en 1935 (le boulevard d'Orléans devient alors le boulevard Sainte-Anne), plusieurs propriétés cossues du côté du fleuve sont transformées en hôtels ou en auberges, ouvrant la voie à la construction de nombreux motels et établissements hôteliers, maintenant caractéristiques de ce secteur.

### Petits nids modestes

On peut dire que durant tout le 19<sup>e</sup> siècle et jusqu'au milieu du 20<sup>e</sup> siècle, l'industrie beauportoise connaît un âge d'or avec ses moulins, ses scieries, ses centrales hydroélectriques, son usine de textile. Pas étonnant donc de voir se répandre la maison d'ouvrier. Cette maison, première génération, presque carrée et de faible superficie, est construite en pierre calcaire recouverte de crépi et chapeautée d'un toit à deux versants. Souvent, elle est agrandie vers l'arrière pour faire place à une nouvelle famille. On peut remarquer encore aujourd'hui, dans les quartiers anciens desservis par l'avenue Royale, l'omniprésence de ces adjonctions qui se greffent par-dessus le corps principal ou, plus rarement, qui prolongent la façade avant.

La multiplication des maisons d'ouvrier aura aussi une incidence sur l'aménagement urbain de l'avenue Royale. Ces constructions, en effet, sont implantées derrière les maisons existantes et reliées entre elles par une ruelle ou une entrée privée étroite, presque toujours sans nom. Par exemple, dans le secteur de Courville, on peut encore observer ce type d'implantation en enfilade à la hauteur des 1179, 2063 et 2087 de l'avenue Royale. Le morcellement des lots est initié par le cultivateur qui permet à un ou plusieurs de ses fils de bâtir maison sur la terre paternelle. Cette pratique se poursuit sans doute





< La maison de brique du 2121 de l'avenue Royale est construite en 1919 devant la maison paternelle.

avec la maison d'ouvrier. Au tournant des années 1880, dans le village de Beauport, on retrouve sur la terre partiellement lotie du cultivateur Charles Marcoux, au 824 de l'avenue Royale, la maison du menuisier Philius Grenier, puis celles du journalier Charles Marcoux, du corroyeur Gabriel Gobeil, du maçon Joseph Latouche et du journalier Siméon Grenier. De nos jours, la maison d'ouvrier, si elle conserve ses dimensions modestes, a été rafraîchie et offre l'allure d'une coquette chaumière, comme l'illustrent les 1134, 1154, 2118, 2220 et 2232 de l'avenue Royale.

Complément de la maison d'ouvrier, la maison de compagnie est introduite par l'usine de coton de Montmorency. En bordure de la côte Saint-Grégoire, deux ensembles imposants logent, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, ouvriers et contremaîtres. Le premier ensemble (37 à 99, boulevard Magella-Laforest), érigé en 1899, forme un vaste bâtiment surmonté d'un toit à deux versants et remarquable par ses madriers apparents et ses étages de comble en surplomb ; on y trouve aujourd'hui une coopérative d'habitation. Le second ensemble (58 à 80, boulevard Magella-Laforest), construit en 1910, est constitué de maisons mitoyennes décorées d'une rangée de lucarnes interrompant l'avant-toit.

L'arrondissement de Beauport ne semble pas compter de modèles urbains à haute densité jusqu'au début des années 1950, à l'exception de la maison de compagnie.

L'ornementation architecturale des « Victoriennes ». >  
Photo : Ville de Québec.



< La maison à toit plat, comme celle du 2160 de l'avenue de la Pagode, est présente dans tout l'arrondissement.



## « LES VICTORIENNES »

Joseph-Abraham Gagnon, entrepreneur de Beauport, propose son propre modèle de maisons en rangée. Entre 1910 et 1912, il élève six unités d'habitation à partir des plans de l'architecte Georges-Émile Tanguay. Appelées « Les Victoriennes » par les gens du secteur, ces maisons en brique, érigées avenue du Couvent (numéros 2 à 12), sont dotées de tourelles au toit en pavillon et de lucarnes-pignons. Porches, oriels, balcons à l'étage, épis de faîtage et autres ornements ajoutent à l'originalité de l'ensemble.

Il faut dire que l'espace à construire apparaissait alors sans limite, avec le lotissement continu des terres agricoles. Tout au plus peut-on observer ici et là des maisons en brique, à toit plat, à deux versants ou en pavillon, logeant deux ou trois familles, parfois quatre. Ces bâtiments sont présents notamment dans les noyaux anciens de Courville et Beauport et apparaissent surtout entre 1890 et 1930. Exceptionnellement, certains abritent six familles, comme dans le cas du 3401, avenue Royale ou encore du 61, avenue du Collège. Dans le quartier ouvrier de Montmorency, les immeubles d'appartements présentent une caractéristique inédite : collés les uns aux autres, presque pêle-mêle, ils offrent à cette époque une densité démographique inégalée sur le territoire de l'arrondissement de Beauport.

Au tournant des années 1930, alors que le développement industriel de l'arrondissement se poursuit et que des familles ouvrières fuient des quartiers du centre-ville de Québec, le duplex connaît une grande popularité. L'urbanisation des anciennes villes s'accroît d'ouest en est, gagnant d'abord les secteurs de Giffard et de Beauport avant de se poursuivre en direction de Villeneuve, Courville et Montmorency. Ainsi, il faut parcourir les rues du secteur de Giffard pour observer comment l'immeuble à deux logements a laissé son empreinte dans le tissu urbain. Des suites complètes d'habitations cubiques se répètent, affichant des caractéristiques bien définies : toit plat, murs en clin de vinyne (initialement en bardeau d'asphalte), escalier latéral ou avant menant à l'étage, absence de décor architectural et implantation sur un grand terrain. Parce qu'il fournit un revenu supplémentaire à l'étage, le duplex est financièrement accessible et connaît donc dans tous les quartiers de l'arrondissement une popularité indéniable que seul le bungalow surpassera.





### Habiter la ville autrement

Le duplex n'est toutefois pas la seule formule retenue au début des années 1940 pour répondre à la poussée démographique. Des lotisseurs et des entrepreneurs en construction trouvent leur inspiration dans des catalogues américains : sur un grand terrain gazonné, en bordure de rues droites et larges, prend place le bungalow, incarnation du « rêve d'être propriétaire de sa maison ». Les premiers modèles de bungalows ont un étage et demi. Plusieurs résidences du boulevard François-Xavier à Courville ou encore de la rue Saint-Victorien à Giffard en sont une belle illustration. Le bungalow adopte cependant une forme plus standard, c'est-à-dire sans étage, lorsque la Société centrale d'hypothèques et de logement met en circulation des catalogues de maisons unifamiliales.

En quelques années seulement, l'arrondissement de Beauport se transforme en chantier de construction alors que de nouveaux

quartiers émergent des terres agricoles. À l'extrémité est de l'arrondissement, par exemple, le triangle formé par le boulevard Louis-XIV, l'avenue Royale et la rivière Montmorency voit naître et se développer un quartier résidentiel en l'espace d'une dizaine d'années. Les modèles de bungalows se diversifient au fil des décennies, illustrant un nouveau mode de vie. Ils présentent désormais un sous-sol habitable, une combinaison de deux ou trois matériaux de revêtement sans entretien, des fenêtres panoramiques qui ensoleillent l'intérieur, un système de chauffage propre qui met le bois au rancart, en plus d'un abri ou d'un garage attenant « pour protéger son automobile ».

La popularité du bungalow ne se dément pas. Certes, entre 1960 et 1970, certaines rues de l'arrondissement reflètent la quête nationaliste propre à cette époque. On copie alors les « maisons canadiennes d'autrefois », comme aux 150 et 216 de l'avenue de la Falaise, mais cette influence

## LE TOIT EN MANSARDE : LA MAISON DE TOUTES LES BOURSES

Dans le dernier tiers du 19<sup>e</sup> siècle, la maison au toit en mansarde, dite aussi à comble mansardé, connaît une grande popularité sur la côte de Beauport. On en observe une concentration importante le long de « Beauport Road », comme on disait à l'époque, et au cœur de l'ancien village de Sainte-Thérèse-de-Lisieux. Pour expliquer son succès, il faut savoir que le toit en mansarde, contrairement au toit à deux versants, permet de disposer d'un étage complet, aussi grand que le rez-de-chaussée. C'est pourquoi plusieurs habitations anciennes de l'avenue Royale troqueront leur toit pentu pour le comble mansardé. La mansarde est prisée par toutes les classes socioéconomiques : elle répond à la fois aux attentes du fermier (famille nombreuse), de l'artisan (boutique au sous-sol et espace accru pour la famille à l'étage), du commerçant (épicerie, boucherie, etc.), de l'ouvrier (divisible en deux logements) et du notable.

< Alignement intéressant de duplex avenue Eugène-Côté, dans le secteur de Giffard.

demeure marginale. C'est au courant des années 1990 que le bungalow s'essouffle pour faire place au « cottage anglais ». Ce dernier se pointe dans les nouveaux secteurs, notamment au nord de l'avenue Joseph-Giffard. Comportant deux étages garnis d'ornements architecturaux divers, de la tourelle au balcon décoratif, mariant les matériaux de revêtement et souvent équipée d'un garage surdimensionné qui l'éloigne du véritable cottage anglais, cette maison représente le dernier courant architectural répandu dans l'arrondissement de Beauport.

Parallèlement à la maison unifamiliale, l'immeuble d'appartements à haute densité connaît aussi une vogue grandissante au début des années 1970. Dorénavant, ce ne sont plus des immeubles à quatre, six ou huit unités qui apparaissent mais plutôt des constructions en hauteur comptant plus de 20 logements. La vie à la maison se confond presque avec la vie à l'hôtel alors que plusieurs immeubles offrent un accès à une piscine extérieure et à des salles d'activité physique. Ce créneau favorise l'apparition d'appartements en copropriété avec une gamme de services de plus en plus étendue. En bordure du boulevard des Chutes, par exemple, ce type d'immeuble mise sur la qualité de vie et le panorama.

La maison de l'arrondissement historique de Beauport, décrété en 1964 et agrandi en 1985, demeure donc le témoignage le plus concret des générations précédentes. Non seulement on a reconnu l'intérêt architectural de plusieurs centaines de bâtiments représentant toutes les sphères de l'activité villageoise d'autrefois, mais on a aussi souligné l'importance de l'implantation en dents de scie, caractéristique de certains segments de l'avenue Royale.

La présence d'arbres contribue à mettre en valeur les bâtiments traditionnels de l'arrondissement historique. ^

La maison Gugy, avenue Royale, offre un bel exemple de toit en mansarde adapté à une famille aisée. >



## DES PROMENADES DANS BEAUPORT

### L'ARRONDISSEMENT HISTORIQUE DE BEAUPORT

Accès depuis le centre-ville de Québec par l'autoroute Dufferin-Montmorency (sorties avenue d'Estimauville et boulevard François-De Laval) ou par l'autoroute Félix-Leclerc (sortie avenue du Bourg-Royal). Autobus 800. Accessible à vélo par le corridor du Littoral.

Pour découvrir Beauport, il faut d'abord se familiariser avec son arrondissement historique, un territoire linéaire de six kilomètres que le gouvernement du Québec a délimité en 1964 et en 1985. Il s'étend de l'avenue des Martyrs, dans le secteur de Giffard, au Manoir Montmorency, secteur de Courville.

Le long du tracé sinueux du chemin Royal et de l'avenue Royale, qui forment l'une des premières routes de Nouvelle-France, l'arrondissement historique offre une grande variété de paysages urbains et d'attraits. Depuis le parc des Martyrs à l'ouest, on remarquera sur l'ensemble du parcours la qualité et la diversité de plus de 500 habitations d'architecture traditionnelle. Au sud de l'avenue des Cascades, le secteur de l'ancien bourg du Fargy mérite une attention particulière, de même que le noyau institutionnel de l'église de La Nativité-de-Notre-Dame, où un mémorial rend hommage aux défricheurs et bâtisseurs de Beauport. Plus à l'est, l'implantation en dents de scie des maisons et la place de l'église de Saint-Louis-de-Courville sauront également éveiller votre curiosité. Soyez attentifs car le parcours est ponctué ici et là de monuments aux ancêtres et de plaques expliquant l'importance architecturale de certaines demeures.



## LA MAISON TESSIER-DIT-LAPLANTE

2328, avenue Royale

Accès depuis le centre-ville de Québec par l'autoroute Félix-Leclerc ou l'autoroute Dufferin-Montmorency. Autobus 800 et 50. Accessible à vélo par le corridor du Littoral.

La maison Tessier-Dit-Laplante, classée monument historique en 1975, a été construite dans le dernier tiers du 19<sup>e</sup> siècle. Située à deux pas du noyau paroissial de Saint-Louis-de-Courville, cette belle maison de pierre d'esprit néoclassique loge aujourd'hui un centre culturel et un centre d'interprétation.

< Le patrimoine architectural de l'avenue Royale.

∨ Le pavillon principal de la baie de Beauport.

## LA MAISON GIRARDIN

600, avenue Royale

Accès depuis le centre-ville de Québec par l'autoroute Dufferin-Montmorency (sortie boulevard François-De Laval) ou l'autoroute Félix-Leclerc (sortie rue Seigneuriale). Autobus 800. Accessible à vélo par le corridor du Littoral.

Située au cœur de l'arrondissement historique de Beauport, dans l'ancien bourg du Fargy, la maison Girardin est le point de départ idéal d'une visite du « Vieux-Beauport ». Elle abrite un centre d'interprétation animé par la Société d'art et d'histoire de Beauport. Le visiteur y obtiendra des renseignements sur l'arrondissement historique, les familles souches et les maisons anciennes de Beauport.

Datant du tournant du 19<sup>e</sup> siècle, l'ancienne demeure a été classée monument historique par le gouvernement du Québec en 1977 et désignée bâtiment d'importance historique nationale par le gouvernement du Canada en 1985.

## LA BAIE DE BEAUPORT

Accès depuis le centre-ville de Québec par l'autoroute Dufferin-Montmorency et le boulevard Henri-Bourassa. Desservie en saison par l'autobus 400. Accessible à vélo par le corridor du Littoral.

Entièrement réaménagée et modernisée pour le 400<sup>e</sup> anniversaire de Québec, en 2008, la baie de Beauport est devenue un site incontournable. Offrant un paysage exceptionnel en bordure du fleuve Saint-Laurent, ce parc municipal et régional est doté de plusieurs bâtiments de facture moderne où l'on trouvera des services de restauration rapide et de location d'équipements sportifs. Le site intéressera autant les familles que les randonneurs ou les amateurs de voile, de kayak et autres sports. On y trouve des jeux d'eau, des jeux pour enfants, un terrain de volley-ball et de soccer de plage ainsi que des rampes de mise à l'eau des embarcations. Il est également possible d'y suivre des cours de kite surf et de planche à voile.



## LE PARC LINÉAIRE DE LA RIVIÈRE-BEAUPORT

Accès à l'entrée sud depuis le centre-ville de Québec par l'auto-  
route Dufferin-Montmorency (sortie boulevard François-De Laval)  
ou l'autoroute Félix-Leclerc (sortie avenue du Bourg-Royal).  
Autobus 800. Accessible à vélo par le corridor du Littoral.

Bel espace vert en milieu urbain, le parc linéaire de la Rivière-  
Beauport occupe un boisé de 10 hectares, refuge de la faune  
et notamment de plus de 80 espèces d'oiseaux. La vocation  
récréative de cette ancienne zone industrielle a été consacrée en  
1976 par l'aménagement de la halte Armand-Grenier, accessible  
par la rue des Cascades. Depuis, on a créé de part et d'autre du  
cours d'eau des sentiers pédestres bordés de panneaux d'in-  
terprétation, une piste cyclable et des aires de pique-nique. On  
observera dans les méandres de la rivière Beauport l'un des der-  
niers peuplements de saules matures de la région de Québec.  
Une belle cascade de plus de 10 mètres agrémenté le parcours,  
parsemé ici et là des vestiges de pierre d'anciens moulins.

## LE CAMPING MUNICIPAL DE BEAUPORT

95, rue de la Sérénité

Accès depuis le centre-ville de Québec par les autoroutes Félix-  
Leclerc ou Dufferin-Montmorency, puis par le boulevard Louis-XIV.  
Autobus 800 et 50. Accessible à vélo par le corridor des Beauportois.

Situé dans un boisé protégé le long de la rivière Montmorency,  
le camping municipal de Beauport offre beaucoup plus que  
ses 135 emplacements de camping. En tant que parc munici-  
pal, il est ouvert à tous ceux et celles qui veulent pratiquer la  
baignade en piscine, la randonnée pédestre dans des sentiers  
aménagés, le canotage ou le volley-ball. Il est même possible  
d'y pêcher la truite dans la rivière Montmorency! Vous préférez  
les sports d'hiver? Raquette, ski de fond ou patin? En saison,  
le camping municipal propose plusieurs sentiers dont 20,6 kilo-  
mètres sont réservés au ski de fond, 3,7 kilomètres à la raquette  
et 600 mètres au patin. Le soir, des pistes de ski et un anneau de  
glace sont éclairés.

> Un sentier du parc de la rivière Beauport. Photo : Luc-Antoine Couturier.

> Le camping municipal en saison hivernale. Photo : Ville de Québec.

Le Manoir Montmorency. >

Le corridor du Littoral. >





## LE PARC DE LA CHUTE-MONTMORENCY

2490, avenue Royale

Accès depuis le centre-ville de Québec par l'autoroute Félix-Leclerc et l'avenue Royale ou par l'autoroute Dufferin-Montmorency. Autobus 800 et 50.

Accessible à vélo par le corridor des Beauportois.

Le parc de la Chute-Montmorency, géré par la Société des établissements de plein air du Québec, est un important site touristique de l'arrondissement de Beauport. Développé de part et d'autre de la rivière Montmorency, dans le secteur de la spectaculaire cascade de 83 mètres de hauteur, il offre de nombreuses activités.

Au niveau du fleuve, un téléphérique transporte les visiteurs au sommet de la falaise où le Manoir Montmorency propose un service de restauration saisonnier. De là, on peut emprunter un réseau de sentiers pédestres de trois kilomètres et traverser la rivière sur une passerelle. Des belvédères, ici et là, permettent d'admirer la chute, le fleuve Saint-Laurent et l'île d'Orléans. Théâtre de nombreux événements, le parc de la Chute-Montmorency est aussi prisé par les amateurs de sports d'hiver qui viennent glisser au Bassin du Pain de Sucre ou escalader les parois glacées de la falaise.



## UN RÉSEAU CYCLABLE BIEN DÉVELOPPÉ

L'arrondissement de Beauport est pourvu d'un réseau cyclable digne de mention. Le long du Saint-Laurent, le territoire est traversé par le corridor du Littoral, qui relie Beauport et Saint-Augustin-de-Desmaures (50 kilomètres). Dans sa partie est, cette piste longe tout l'arrondissement jusqu'au secteur de Montmorency. À la hauteur de la chute, le réseau cyclable se raccorde à la piste Marie-Hélène-Prémont qui conduit au Cap-Tourmente (55 kilomètres). Finalement, au nord de l'arrondissement, le corridor des Beauportois, d'une longueur de 4,6 kilomètres, est une piste multifonctionnelle reliant le camping municipal au secteur commercial de la rue Clemenceau.

## QUELQUES REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 4000** avant auj. Des autochtones nomades – chasseurs, pêcheurs et cueilleurs – fréquentent probablement la côte beauportoise.
- vers **1535** Des Iroquoiens semi-sédentaires, pratiquant l'agriculture et regroupés en villages, sont établis sur le territoire.
- vers **1608** Des nomades algonquiens fréquentent la côte désertée par les Iroquoiens.
- 1626** Les Jésuites reçoivent la seigneurie de Notre-Dame-des-Anges, un vaste territoire dont la rivière Beauport forme la limite orientale.
- 1634** Robert Giffard obtient la seigneurie de Beauport qui s'étend en largeur entre les rivières Beauport et Montmorency et qui atteint en profondeur plus de 7 kilomètres.
- vers **1640** Dans leur seigneurie de Notre-Dame-des-Anges, les Jésuites se réservent un domaine près de la rivière Beauport, la ferme de Notre-Dame-de-Bonsecours.

- vers **1650** Le seigneur de Beauport délimite un bourg, le Fargy, dont l'actuelle avenue des Cascades forme la frontière nord.
- 1653** La seigneurie de Beauport est augmentée pour atteindre près de 20 kilomètres de profondeur.
- 1655** Une dizaine de familles occupent le bourg du Fargy.
- vers **1660** Toutes les terres donnant sur le Saint-Laurent ont été concédées.
- vers **1667** Ouverture du rang Saint-Joseph. Plus au nord, les rangs Saint-Michel et Sainte-Thérèse sont ouverts avant la fin du siècle.
- 1684** Fondation officielle de la paroisse de La Nativité-de-Notre-Dame (dite de Beauport) à même les limites de la seigneurie de Beauport.
- 1727** La paroisse de Beauport est agrandie pour englober la partie sud-est de la seigneurie de Notre-Dame-des-Anges, dont la ferme des Jésuites.



La scierie Patterson-Hall au pied de la chute Montmorency vers 1875.  
BANQ-Q ; photographie Louis-Prudent Vallée ; P1000.

- 1845/1855** Le territoire de la paroisse de Beauport est érigé en municipalité.
- 1889** La côte beauportoise est desservie par le chemin de fer.
- 1897** Fondation de la municipalité de Saint-Michel-Archange.
- 1902** Création du village de Montmorency.
- 1912** Le tramway dessert toute la côte de Beauport depuis Québec. Constitution des villages de Giffard et de Saint-Louis-de-Courville. Ce dernier devient ville quatre ans plus tard.
- 1913** Fondation du village de Beauport qui devient ville en 1924.
- 1921** Constitution du village de Beauport-Est qui prend le nom de Villeneuve en 1951.
- 1945** Constitution de la municipalité de Sainte-Thérèse-de-Lisieux.
- 1946** Le village de Montmorency devient ville.
- 1954** Le village de Giffard accède au statut de cité.
- 1976** Regroupement des municipalités de Courville, Giffard, Sainte-Thérèse-de-Lisieux, Saint-Michel-Archange, Villeneuve et Beauport sous l'appellation de Ville de Beauport.
- 2002** À la suite du regroupement des treize villes de la Communauté urbaine de Québec, on crée l'arrondissement de Beauport, à même le territoire de l'ancienne ville.





## PORTRAIT DE FAMILLE

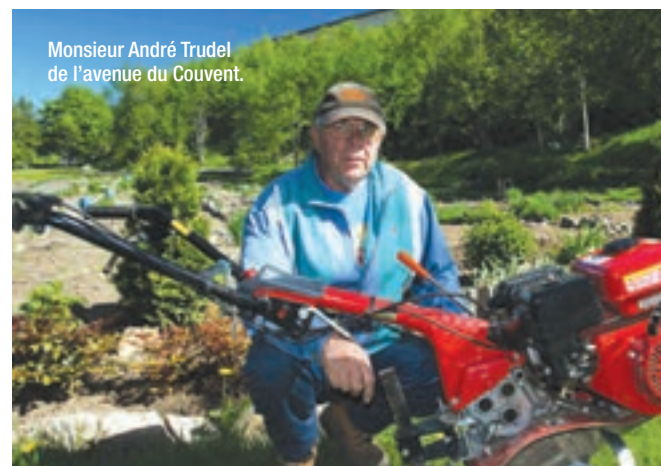
L'arrondissement de Beauport, c'est aussi ses habitants, ses résidents de fraîche date et ses familles de bâtisseurs, parfois enracinées depuis des centaines d'années : les Cloutier, Dion, Côté, Langlois, Gravel, Lemieux, Pelletier, Prévost, Giroux, Grenier et bien d'autres.



La famille de Louis et Arthémise Binet du rang Saint-Joseph. *Collection Réjean Binet.*



Monsieur Jacques Leclerc  
de l'avenue du Vieux-Moulin.



Monsieur André Trudel  
de l'avenue du Couvent.



Madame Louise Chamard  
de l'avenue Royale.



Madame Louise Chassé  
du Vieux-Beauport.



L'équipe de hockey de Beauport-Est  
vers 1920. AVQ ; collection Michel  
Bédard ; 300/6.1/01.



Madame Louise Dubois  
de la rue du Manège.



Photo de famille, avenue des Cascades.  
AVQ ; collection Michel Bédard ; 200/4.4/09.



Monsieur Elzéar Beaudoin  
de l'avenue Royale.



Lavage des légumes chez les Dubeau en 1949.  
Collection famille Dubeau.



La famille de Théophile Gauthier aux foins, à Courville, en 1933.  
AVQ ; collection Michel Bédard ; 400/4.1/02.

## BEAUPORT EN TROIS TEMPS

1822



1920





1980

### 1822

Les habitations longent pour la plupart le chemin Royal (1), l'avenue Royale (2) et le secteur de l'ancien bourg du Fargy (3). Derrière la scierie Patterson, le Bas-du-Sault (auj. le secteur de Montmorency) forme aussi une agglomération linéaire (4). On remarque le développement des rangs Saint-Joseph, Saint-Michel et Sainte-Thérèse (5), ainsi que celui du domaine des Jésuites à Notre-Dame-des-Anges (6).

### 1920

Le territoire de l'ancienne paroisse de Beauport est morcelé en plusieurs municipalités : celles des paroisses de Saint-Michel-Archange (7) (auj. l'Institut universitaire en santé mentale de Québec) et de Beauport-Est (8) (auj. secteur de Villeneuve), des villages de Giffard (9), Beauport (10) et Montmorency (11) et de la ville de Saint-Louis-de-Courville (12).

### 1980

Tout le territoire au sud de l'autoroute Félix-Leclerc est développé, à l'exception de l'enclave agricole de Saint-Michel-Archange (13). À l'est, une bande industrielle formée de la cimenterie, d'une briqueterie et de carrières (14) isole les secteurs entièrement urbanisés de Montmorency et de Courville du reste de l'arrondissement. Au nord, l'urbanisation est en cours autour des avenues Joseph-Giffard (15), Saint-Michel (16) et Sainte-Thérèse (17).

## BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

BENOIT, Robert. « Les jardiniers maraîchers de la Côte de Beauport ». Thèse, Université Laval, 1967.

BERGERON GAGNON INC. *Étude d'ensemble du patrimoine des secteurs Saint-Joseph, Saint-Michel et Sainte-Thérèse. Rapport de synthèse.* Ville de Québec, Arrondissement de Beauport (n° 5), mai 2002.

BINET, Réjean. *Paul-René Binet, sa vie, son époque.* Montréal, s. éd., 2005.

BOILY, Fleureska, Jean-Pierre FORTIN et Gisèle VÉZINA. *La vie au Bas du sault Montmorency, paroisse Saint-Grégoire, 1890-1990.* [Beauport], Paroisse de Saint-Grégoire, 1989.

BOURQUE, Hélène. *Inventaire analytique des lieux de culte de la ville de Québec [...]. Fiches analytiques.* Ville de Québec, décembre 2003.

CHASSÉ, Béatrice. *Le moulin des Jésuites à Beauport.* Québec. Ministère des Affaires culturelles, janvier 1990.

COUTURE, Pierrette et Jean GUILBERT. « Une ferme institutionnelle en ville : Saint-Michel-Archange ». Thèse, Université Laval, 1982.

DUFRESNE, Michel. *Beauport, de la côte à l'arrière-pays : ses paysages, ses traditions.*, [Québec], Ministère des Affaires culturelles, 1977 (Cahiers du patrimoine n° 8).

DUMONT, Fernand. *Récit d'une émigration : Mémoires.* Montréal, Boréal, 1997.

GRUPE DE RECHERCHES EN HISTOIRE DU QUÉBEC. *Le potentiel archéologique de Beauport. 1. Une portion du quartier Giffard et le Parc de la rivière Beauport. 2. Le bourg du Fargy et ses environs.* Ville de Beauport et Ministère de la Culture et des Communications, 2000 et 2001.

GUAY, Richard. « L'empiètement urbain sur les surfaces agricoles de la côte de Beauport 1965-1975 ». Thèse, Université Laval, 1975.

HAINS GRENIER, Gisèle et Louise HAINS GAUTHIER. *Un hinstemps d'histoire.* Inédit, septembre 2000.

HARVEY, Michel. « Courville, de la seigneurie à un quartier ». Mémoire, Université Laval, 1985.

PASCAL, Jean-Marc. « La manifestation d'un conflit agro-urbain à Beauport ». Thèse, Université Laval, 1981.

RAINVILLE, Alain. « Ambitions et illusions d'un entrepreneur seigneurial à Beauport en Nouvelle-France : Robert Giffard, 1634-1653 ». Thèse, Université Laval, 2000.

SIMARD, Jean-François. *Montmorency : histoire d'une communauté ouvrière.* Sillery, Septentrion, 2001.

Nous avons également utilisé de nombreux plans anciens et consulté la *Banque documentaire sur l'histoire de Beauport*, de même que plusieurs articles du *Dictionnaire biographique du Canada* et des revues *Cap-aux-Diamants* et *Beauport HISTO'ART*.





Les oies blanches sur les battures de Beauport.  
Photo : Ville de Québec.

Les Jardins communautaires du Mont des Lilas.  
*Photo : Ville de Québec.*



## LISTE DES SIGLES

AIUSMQ	Archives de l'Institut universitaire en santé mentale de Québec / Musée Lucienne-Maheux
APSLC	Archives du Presbytère de Saint-Louis-de-Courville
APSTEJ	Archives du Presbytère de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus
ASAHB	Archives de la Société d'art et d'histoire de Beauport
ASSJSV	Archives des Sœurs de Saint-Joseph de Saint-Vallier
AVQ	Archives de la Ville de Québec
BAC	Bibliothèque et Archives Canada
BAnQ-Mtl	Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Centre d'archives de Montréal
BAnQ-Q	Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Centre d'archives de Québec

## TOUT CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR SUR L'ARRONDISSEMENT DE BEAUPORT :

- Un territoire formé de terrasses, de rivières et de cascades, dont la spectaculaire chute Montmorency
- Un arrondissement historique linéaire de six kilomètres aux paysages et aux attraits variés
- Un patrimoine architectural d'une grande richesse incluant plusieurs maisons classées monuments historiques
- Un sous-sol riche en calcaire exploité depuis 350 ans
- Un rang du 17<sup>e</sup> siècle encerclé par le développement urbain
- Un secteur reconnu comme le berceau de la psychiatrie au Québec
- Deux anciennes villes nées de l'industrie du coton
- Une terre de sable et de bois aux limites de la forêt boréale
- Un territoire de parcs et d'espaces récréatifs, sillonné de sentiers pédestres et de ski de fond, de pistes cyclables.

ET PLUS ENCORE : • Des textes simples et dynamiques  
• Plusieurs dizaines de photos anciennes et actuelles • Des cartes géographiques illustrées • Une brève chronologie • Des suggestions de promenades...

## Entente de développement culturel

3,50 \$

VILLE DE  
QUÉBEC

Culture,  
Communications et  
Condition féminine

Québec



30%



BIOGAZ  
ÉNERGIE

L'intérieur de ce cahier est imprimé sur du papier Rolland ST30 contenant 30 % de fibres recyclées postindustrielles, certifié Choix environnemental et fabriqué au Québec à partir d'énergie biogaz.





Cette publication a été réalisée par le Service de la culture de la Ville de Québec dans le cadre de l'Entente de développement culturel intervenue entre le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec et la Ville de Québec.

<b>COORDINATION</b>	Annie Blouin, Ville de Québec
<b>RECHERCHE ET RÉDACTION</b>	Louise Côté et Jacques Dorion
<b>PHOTOGRAPHIES</b>	Jacques Dorion Ville de Québec
<b>CARTOGRAPHIE</b>	Larochelle Communication graphique
<b>GRAPHISME</b>	Caron & Gosselin communication graphique
<b>COMITÉ DE LECTURE</b>	Ville de Québec Annie Blouin Caroline Thibault  Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec Barbara Salomon de Friedberg Amélie Gagné
<b>RÉVISION LINGUISTIQUE</b>	Ghislaine Fiset
<b>ÉDITION</b>	Mario Brassard Service des communications, Ville de Québec

Dépôt légal – 2009  
Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec

ISBN : 978-2-89552-061-0

© Ville de Québec, 2009



#### PAGE COUVERTURE

- < Les maisons victoriennes de l'avenue du Couvent. *Photo : Ville de Québec.*
- < Devant le magasin général d'Ulric Vachon à Montmorency. *AVQ ; photographie Thaddée Lebel ; n° 17757.*
- < Exploration en bordure du fleuve. *Photo : Ville de Québec.*
- < Trois générations de Dubeau vers 1950. *Collection famille Dubeau.*
- < La chute Montmorency. *Photo : Ville de Québec.*

#### COUVERTURE ARRIÈRE

- > La fresque Desjardins de la maison Rainville sur l'avenue Royale.
- > L'avenue Royale dans le secteur de la rue du Temple vers 1920. *BAnQ-Q ; photographie J. Godin ; P547.*

## BEAUPORT À VOL D'OISEAU

### ZONES

1. Domaine seigneurial
2. Ruisseau du Moulin
3. Avenue Joseph-Giffard
4. Sainte-Thérèse-de-Lisieux (secteur central)
5. Institut universitaire en santé mentale de Québec
6. Montmorency (secteur central)
7. Courville (secteur central)
8. Rue Duchâtel

### SECTEURS

- A Giffard
- B Vieux-Beauport
- C Villeneuve
- D Camping municipal de Beauport
- E Parc de la Chute-Montmorency
- F Parc de la Rivière-Beauport
- G Baie de Beauport

